

# BRABANT

*tourisme*

REWISBIQUE  
Archives

ESTRIEL N° 6  
SEPTEMBRE 1985

110

#### ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

Plaidoyer pour la Hesbaye wallonne : photo aimablement fournie par l'auteur, Les rues de Jodoigne : d'hier à aujourd'hui : Fédération Touristique du Brabant, Roland Caussin et documents aimablement prêtés par l'auteur, Concours Godecharle : documents aimablement mis à notre disposition par l'auteur, Promenade Maurice Carême : Jeannine Burny et Roland Caussin, Jolies places à Bruxelles et en Brabant : Roland Caussin et Fédération Touristique du Brabant, Ferme de l'abbaye de Villers-la-Ville : Gaston Bunnens et Roland Caussin, La Forêt de Soignes : Fédération Touristique du Brabant, Toeristische Federatie van Brabant, Roland Caussin, photos aimablement fournies par l'auteur, documents extraits d'« Histoire illustrée de la Forêt de Soignes », t. I par Sander PIERRON, dessin d'Henri Cassiers extrait de « Les environs de Bruxelles » par Alfred MABILLE, gravures et copie du plan du château de Tervuren par Antonii Sanderi prêtés par le Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant, Les Marchés de Noël : documents aimablement mis à notre disposition par l'auteur, Expositions : Jürgen Liepe, Roger Begine et photo extraite du catalogue de l'exposition décrite, Vient de paraître : illustrations extraites des ouvrages décrits et D. Nelissen; Avis et échos : Commissariat Général au Tourisme et Fédération Touristique du Brabant; Un cadeau qui plaira : Fédération Touristique du Brabant.

Au recto de notre couverture : Bruxelles : Bien connue des bibliophiles, la Galerie Bortier doit son nom au propriétaire des lieux qui permit sa construction en 1847. S'inspirant du style Renaissance française, l'architecte Jean-Pierre Cluysenaar l'orna d'un riche décor de marbre et de bronze. A l'initiative de la ville de Bruxelles, la galerie fut restaurée en 1975. (Photo : P.-F. Merckx.)

Au verso de notre couverture : Saint-Gilles : Au bel étage du musée Horta, la salle à manger d'apparat illustre bien le talent de ce célèbre architecte. Victor Horta y allie audacieusement la brique émaillée, la mosaïque de marbre, le bois et le cuivre. Surmonté d'un bas-relief de Pierre Braecke, le buffet-vitrine est pourvu de battants coulissants vers l'office et d'un passe-plat. (Photo : P.-F. Merckx.)

# BRABANT

## tourisme

DECEMBRE 1985

Prix du numéro : 80 F.

Cotisation 1985 (6 numéros) : 450 F.

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Président :  
Francis De Hondt, député permanent

Vice-Présidents :  
Jacky Marchal et  
Didier Rober,  
députés permanents

Directeur :  
Gilbert Menne

Secrétaire :  
Alex Kouprianoff

Rédacteur en chef :  
Yves Boyen

Secrétaire de rédaction :  
Catherine Ansiau

Présentation :  
Marc Schouppe,  
Nadine Willems

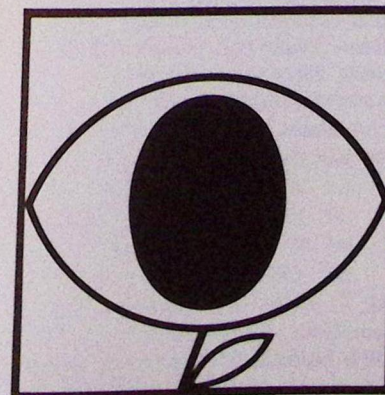
Imprimerie :  
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

Plaidoyer pour la Hesbaye wallonne, par Jacky Marchal	2
Les rues de Jodoigne : d'hier à aujourd'hui, par Fabienne Wautelet	3
Le concours Godecharle 1985, par Marie-Charlotte Connor-Santenois	12
La Promenade Maurice Carême, à Wavre, par Jeannine Burny	14
Jolies Places à Bruxelles et en Brabant (13), par Yvonne du Jacquier	22
La ferme de l'abbaye à Villers-la-Ville – enfin rattachée aux émouvantes ruines – sera un centre d'hébergement pour jeunes et un lieu de rencontre culturel, par Gaston Bunnens	26
La forêt de Soignes, Histoire et perspectives, par Michel Maziers	32
Les Marchés de Noël, par Isabelle de Buochs	43
Un achat utile... un cadeau qui plaira	46
Expositions, par Gilbert Menne, Yves Boyen et Catherine Ansiau	48
Vient de paraître, par Catherine Ansiau, Yves Boyen et Gilbert Menne	52
Avis et Echos, par Y.B., C.A. et G.M.	55
Les manifestations culturelles et populaires	couverture 3



FEDERATION TOURISTIQUE  
DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché-aux-Herbes 61  
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50  
Télex B Bru B 63245  
CCP - 000-0385776-07

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.  
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.



## Editorial

### Plaidoyer pour la Hesbaye wallonne

Pour tous ceux qui ont eu l'occasion de parcourir tant soit peu la Hesbaye wallonne, il est difficile de l'oublier et de se soustraire à son charme tout particulier.

Située un peu à l'écart des grandes voies de pénétration automobile, cette région était, il y a quelques années encore, pratiquement inconnue des touristes.

Le mot « Hesbaye » évoque généralement, dans l'esprit du public, des images de grandes exploitations agricoles, de fermes fortifiées et de tumuli. C'est oublier que le plateau hesbignon, terre de très ancienne civilisation, possède bien d'autres atouts : vénérables églises romanes, vieilles tours de défense, majestueuses demeures seigneuriales, passionnants petits musées régionaux et locaux, produits du terroir et j'en oublie, tout ceci au milieu d'une nature généreuse et belle. Le développement du tourisme d'un jour, dont la progression ne fera que s'amplifier, devrait bénéficier à notre Hesbaye.

Hélas, force nous est de reconnaître qu'elle n'a pas en main toutes les cartes de son avenir.

A cheval sur les provinces de Brabant, de Liège et de Namur, sa situation géographique marginale dans chaque province a eu comme conséquence globale un sous-équipement en grandes infrastructures touristiques.

La Hesbaye wallonne manque en effet, à une ou deux exceptions près, cruellement de structures d'accueil, d'hôtellerie, de restaurants et surtout de pôles d'attraction d'importance régionale.

Conscientes de ces lacunes, les Fédérations touristiques provinciales et les Syndicats d'Initiative régionaux et locaux de la Hesbaye wallonne ont décidé d'unir leurs efforts et de promouvoir en commun le tourisme hesbignon. A cette fin, un groupe de travail interprovincial a été constitué avec comme tâche première d'inventorier les infrastructures existantes, de définir les formes de tourisme souhaitables et de faire des propositions concrètes aux autorités provinciales. D'autre part, grâce à l'appui sans réserve du Commissariat au Tourisme et de la Communauté française au « Projet Hesbaye », une action spéciale de promotion a été entreprise auprès de la presse et du grand public.

Mon souhait le plus vif est que toutes ces initiatives aboutissent prochainement à des résultats concrets sur le terrain et qu'elles contribuent à donner à la Hesbaye wallonne la place qui lui revient au sein de nos régions touristiques.

Jacky MARCHAL,  
Député permanent,  
Vice-Président de la Fédération Touristique du Brabant  
Communauté française.

## Les rues de Jodoigne d'hier à aujourd'hui

par Fabienne WAUTELET

Étalée sur les rives de la Gette, Jodoigne, ville harmonieuse et attachante, a dans le cœur de nombreux trésors.

En flânant dans ses ruelles pittoresques, témoins de mon enfance, dans le but d'admirer les richesses de son architecture civile et de ses églises grandioses, l'envie m'est venue de remonter le cours du temps jusqu'au siècle passé et d'analyser quelle fut l'évolution de la petite cité jusqu'à nos jours.

Cette mystérieuse escapade se révéla fort attrayante. C'est pourquoi, je vous propose aujourd'hui d'en partager les secrets.

### Un peu d'histoire

La plupart des villes fortifiées doivent leur importance relative à leurs remparts. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, Jodoigne a les siens. Le château et la cité sont donc défendus par les murailles et les tours qui forment avec les étangs, au sud, et la Gette, à l'ouest, l'enceinte de la petite ville.

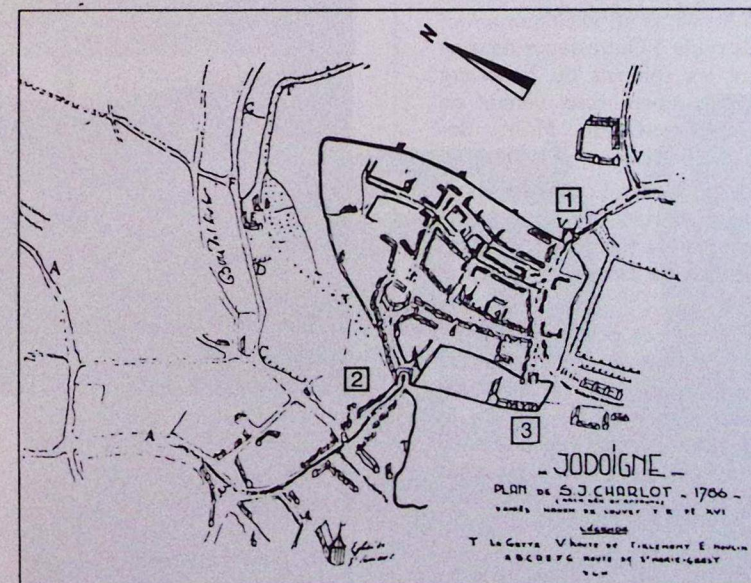
Il convient de situer les portes de

cette enceinte, car celles-ci sont à l'origine des chemins et, plus tard, des rues, qui convergent vers la cité.

Trois portes donnent accès à la ville. La porte située à l'est (1) se trouve à l'encoignure de l'ancienne école moyenne et de la maison adjacente (rue Saint-Jean). Au XV<sup>e</sup> siècle on la surnomme « porte de Crétimont ».

Non loin de là, en dehors des remparts, se trouvent la chapelle de Saint-Jean en Crétimont et le ruisseau Saint-Jean. D'où le nom de la rue, conservé jusqu'à nos jours.

Plan de Jodoigne et de la Paroisse Saint-Lambert, dressé en 1786 par le géomètre S.J. Charlot. Extrait de V.-G. Martiny, Jodoigne, Passé, Présent et Avenir.



La porte située à l'ouest (2) se dresse au bas de la rue de la Grande Montagne et du quartier de la Gadale. Au-delà de la rivière se dresse le quartier « d'Outre-Jauce » d'où le nom qu'on donne à cette porte.

Au sud (3) se trouve la porte des Lombards située devant le ruisseau Saint-Jean au milieu de la rue Grégoire Nélis actuelle. Dans le pentagone délimité par les remparts, la Gette et les étangs, les rues ont été bâties avec une régularité surprenante : pas de rues tortueuses, elles sont tracées parallèlement : la rue des Marchés, la rue de la Chapelle et la rue de la Bruyère coupent perpendiculairement la Grand-Place et la place de la Bruyère.

Seule la rue de la Grande Montagne suit le tracé des remparts sur lesquels les maisons prennent appui. La disparition des trois portes principales explique la naissance des rues sinueuses qui y convergent.

A la porte de Crétimont aboutissent les chemins venant de Piétrain, Herbais, Noduwez, Marilles et Saint-Jean-Geest.

A la porte d'Outre-Jauce convergent les chemins du Faubourg Saint-Lambert, ceux venant de Saint-Remy-Geest, Mélin, Jodoigne-Souveraine et Lathuy.

A la porte des Lombards aboutissent les rues du Tombois, du Stampia, de Saint-Médard et les chemins de Bomal et de Huppaye.

C'est par ces portes qu'affluent les gens qui, depuis des temps immémoriaux, se rendent aux divers marchés. L'accès de la ville par les portes explique aussi l'extraordinaire développement des boutiques et des petits métiers qui sillonnent la rue Saint-Lambert, la place Saint-Lambert, la rue Saint-Médard et



toutes les rues menant au centre de la cité.

#### Constantes

L'on peut constater que certaines rues ou certains quartiers

*Une sorcière serait passée par là... et nous a laissé son nom : le quartier de « la Gadale ».*

de Jodoigne n'ont guère subi de transformations en particulier le centre de la ville.

#### Grand-Place

Elle est restée identique quant à ses dimensions et sa forme trapézoïdale, caractéristique de nombreuses places de Jodoigne. Agréablement bordée d'hôtels de maître et de maisons de style classique où la pierre de Gobertange prend une place assez prépondérante, elle abrite la pittoresque chapelle « Notre-Dame du Marché ». C'est un édifice datant du commencement du



perron est actuellement en cours de restauration. L'Hôtel de Ville a été classé comme monument le 26 novembre 1973. La Vicomté, imposante demeure, édifée en pierres de Gobertange au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, a longtemps appartenu à la famille de Glymes. L'on remarque ainsi donc le peu de modifications quant à la disposition des demeures et édifices jodoignois de la Grand-Place.

Certes, les commerces se sont développés, les aires de stationnement sont apparues mais la forme originelle de ce lieu a été respectée.

XIV<sup>e</sup> siècle, de style ogival, en pierres blanches. Sa belle tour carrée est surmontée d'une flèche hélicoïdale typique. Cette chapelle est aujourd'hui en cours de restauration.

L'Arbre de la Liberté, planté en 1830, est toujours présent en 1985. Il remplace celui de 1789 qui avait été abattu pour faciliter la circulation. En face de cet arbre se trouve l'Hôtel de Ville de Jodoigne datant du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, construit en pierre taillée et dans le goût de l'époque (perron, fenêtres hautes et étroites, etc.). La porte d'entrée est sommée des armes de Jodoigne et du millésime 1733. Le



### Place de la Bruyère

Parallèle à la Grand-Place, elle n'a guère subi de changements depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Ancien lieu-dit, cet endroit était jadis couvert de bruyères et joignait les viviers



situés sur le ruisseau Saint-Jean. Chaque semaine se tenait sur cette place un marché aux cotonnettes, ainsi qu'un autre de quincaillerie...

### Place Lodewijckx

Une partie de la place de la Bruyère changea de nom en 1936, rappelant aux habitants le dévouement du docteur E. Lodewijckx, personnalité populaire.

Ce quartier était comme aujourd'hui fort commerçant à en juger par ses nombreuses échoppes. Le marché aux vaches, appellation datant probablement de 1835, où fut établi le marché aux bêtes à cornes chaque lundi de la semaine, était plus fréquent en 1900 qu'en 1985 (actuellement uniquement à l'Ascension). Le haut de cette place se nomme toujours Marché-aux-Chevaux. Les anciens remparts longeaient jadis cette longue esplanade. La fabrique de tabacs-cigares de la maison Denis-Delfosse est de nos jours l'emplacement d'un magasin de chaussures. L'imposant bâtiment visible au fond de la photo existait déjà au début de ce siècle. Il abrite aujourd'hui l'une des implantations du Centre d'enseignement provincial primaire, secondaire et supérieur pédagogique.



### Place Saint-Lambert

Place aux dimensions particulières, l'entrée se présentait comme un goulot que fermait l'ancienne porte d'Outre-Jauce en 1338. On aperçoit dans le fond le belvédère en haut des escaliers. Aujourd'hui des escaliers ont été judicieusement aménagés à cet endroit. Nous pouvons ainsi rallier la Grand-Place par le quartier pittoresque de la « Gadale » (sorcière légendaire), en longeant les vestiges des fortifications. D'autres vestiges sont



encore visibles au nord-est de la ville. La place Saint-Lambert est sans doute celle qui est restée la plus conforme à sa structure ancestrale. Riche en demeures typiques du XVIII<sup>e</sup> siècle (2 étages, petites fenêtres étroites, vitrines, perrons, etc.), c'est à cet endroit que se déroulait, il y a environ trente-cinq ans, la vente de porcs chaque lundi matin.





### Rue Saint-Jean

Cette rue porte le nom du ruisseau traversant la localité et alimentant jadis les étangs : le ruisseau Saint-Jean, principal affluent jodoignois de la Grande Gette.

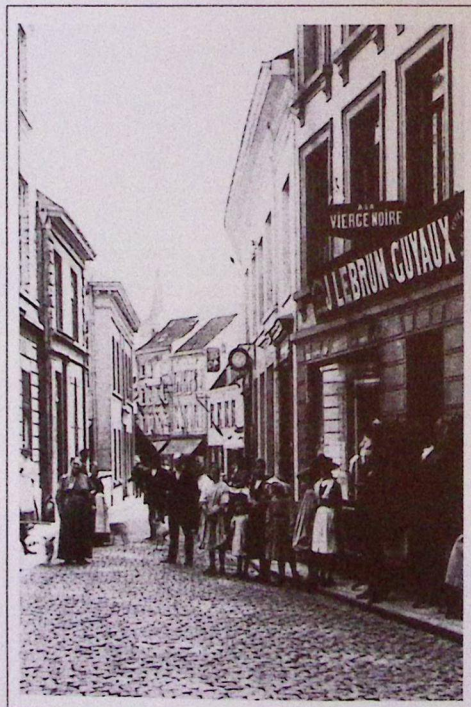
L'école moyenne (à gauche sur la photo) fut érigée à l'emplacement de l'ancien couvent des Sœurs grises et constitue actuellement l'un des bâtiments dépendant de l'Athénée Royal.

De nombreuses maisons de commerce sont apparues. La rue Saint-Jean est aujourd'hui devenue essentiellement mercantile.



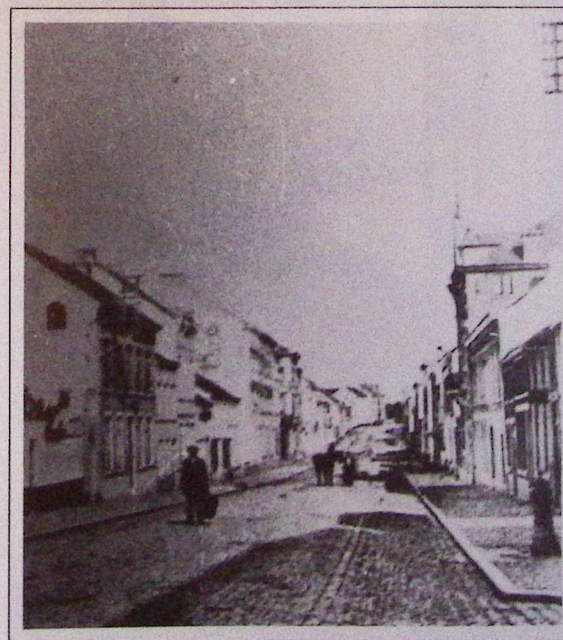
### Rue Saint-Médard

Menant à l'église du même nom, elle fut toujours une artère très commerçante de la ville. La maison de confection Lebrun-Guyaux en donne une preuve. On aperçoit, dans le coin gauche de la photo, l'ancien pont du Christ disparu en 1925, étant surmonté d'une croix portant la date de 1663. Elle rappelait aux passants que l'épidémie de 1663 avait fait plus de 150 victimes! C'est dans cette rue que s'organisèrent les premières braderies remises à l'honneur de nos jours par le comité des commerçants. Cette rue est actuellement appelée rue « Grégoire Nélis », car cette famille possédait jadis la tannerie située au-dessus du ruisseau Saint-Jean. Xavier Grégoire, horticulteur amateur, épousa, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Mademoiselle Nélis, d'où le nom actuel de la rue.



### Avenue de la Station

Aujourd'hui appelée avenue des Commandants Borlée, cette avenue n'a guère changé en ce qui concerne la partie étudiée ici (à droite de la photo). Nous pouvons remarquer l'hôtel-restaurant du « Cheval Blanc », aujourd'hui café du « Cheval Blanc », et le café de « la bonne Femme ». La ville possédait au début du siècle un réseau d'éclairage public datant de 1904.



### Rue du Bosquet

Tient son nom du petit bois qui occupait jadis le fond du parc du château « Bivout ». Celui-ci a été détruit il y a quelques années pour être remplacé par un centre commercial.

### Les tanneurs

Sur un bras du ruisseau Saint-Jean, qui coulait à ciel ouvert dans la rue Saint-Médard, était située la dernière tannerie appartenant à Xavier Grégoire en 1830. Dans sa serre il semait chaque année deux mille pépins, créant ainsi une cinquantaine de variétés de poires.

La chute d'eau fut voûtée en 1925 pour permettre la construction de plusieurs habitations.

### Chaussée de Charleroi

Sa création fut décidée en 1811, lors du passage du préfet du département de la Dyle, la Tour du Pin.

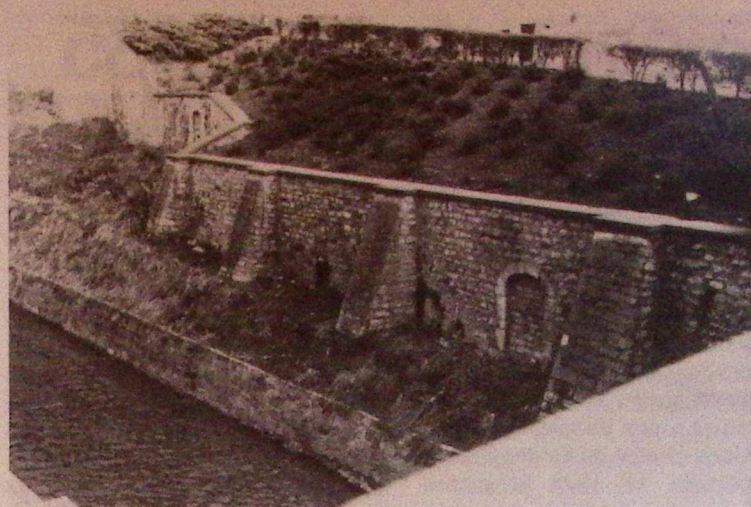
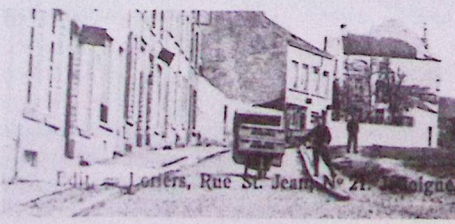
Un quartier célèbre de cette chaussée est celui de Batavia, appelé également quartier de la Croix Rouge, où se déroulaient des kermesses.

Les estaminets y étaient fort nombreux. Les métiers de forains s'élevaient sur la chaussée ou sur les trottoirs. Ce quartier est resté pratiquement identique à son ancienne configuration.



### Place Saint-Médard

Anciennement appelée Vieux-Marché (du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle), avoisinant l'église du même nom, cet endroit s'est peu transformé par rapport à sa formation première. L'église a subi une importante restauration voici quelques années. Nous en parlerons plus loin.



### Les remparts

Quelques vestiges subsistent encore en contrebas du château Pastur et au pied du quartier de la Montagne-des-Aveugles. Une des six tours visibles sur le plan de S.J. Charlot, dressé en 1753, est encore présente au nord-est de la ville.

### Château Pastur ou de La Comté

Il fut construit en 1730 sur un éperon rocheux à l'emplacement où s'élevait jadis la forteresse qui fut détruite pendant les guerres de religion. Un château résidentiel s'y éleva ensuite pour devenir la demeure que l'on connaît actuellement.

Peu de transformations sont à signaler depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.

### Eglise Saint-Lambert

Cette jolie bâtisse fut construite en 1860-1862 d'après les plans de l'architecte E. Coulon.

La rue Saint-Lambert, située à proximité de l'église, est bordée de pittoresques maisons du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècles.

La conformation de ce quartier n'a guère subi de modifications depuis le siècle passé.

(à suivre)

*Le charme pittoresque d'une rue de Jodoigne : la rue Saint-Lambert.*



# Le Concours Godecharle 1985

par Marie-Charlotte CONNOR-SANTENOIS

Tous les deux ans, à la fin de l'hiver, nous reviennent les concours Godecharle, et l'exposition des œuvres des lauréats à la Galerie Bortier à Bruxelles. Le prix octroyé par la Fondation Godecharle est un honneur que recherche tout jeune architecte, sculpteur ou peintre belge.

La fondation, gérée par la Commission Provinciale des Fondations de Bourses d'Etudes du Brabant, fut créée en 1871 par Napoléon Godecharle qui voulut en souvenir de son père – sculpteur célèbre en son temps dans l'Europe entière – favoriser la formation de jeunes artistes. Par son testament, il laissait sa fortune à l'Etat belge avec la volonté que celui-ci accorde à de jeunes artistes la possibilité de visiter le patrimoine artistique des contrées étrangères.

Ainsi tous les deux ans se tient un concours important dont le prix – actuellement de 150.000 francs belges – ouvre la porte à l'évasion et à l'étude.

Ces concours ont un palmarès sur lequel figurent nombre d'artistes de chez nous, qui, par leurs œuvres, ont contribué au rayonnement de l'art belge à l'étranger. S'il n'en fallait citer qu'un, on choisirait sans doute Victor Horta.

La proclamation, cette année 1985, fut faite par Monsieur Meeùs, Conseiller émérite à la Cour de Cassation, Président de la Commission Provinciale des Fondations de Bourses d'Etudes du Brabant.

Avant la proclamation, Monsieur le Président Meeùs salua le souvenir de Gustave Camus, membre de l'Académie royale de Belgique, ancien directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts de Mons, lauréat du Godecharle de peinture en 1939 et auquel l'exposition rendait hommage.

Le règlement du concours diffère pour les architectes et pour les peintres et sculpteurs. Ces derniers concurrents ont à produire deux sculptures ou trois peintures qui seront examinées par un jury de spécialistes en la discipline. Le concours d'architecture se compose de deux épreuves : la première, éliminatoire, consiste en la présentation

d'un projet ou d'une œuvre exécutée, librement choisie. Lors de l'épreuve définitive, les participants traitent, en loge, pendant sept jours consécutifs, un thème unique choisi par le jury.

Le sujet imposé en architecture par Messieurs A. Jacquain, V. De Wilde, L. Janssens, J.-P. Saintenois, F. Vanhemelrijk, était la création de la façade d'une institution importante. Dans sa communication du sujet imposé le jury insistait sur la nécessité de créer une œuvre représentative de la culture européenne mais aussi nouvelle et ne pastichant pas quelque bâtiment appartenant au passé.

Les quatre finalistes ont tous



Els Lemaire, lauréate du prix de peinture : « Autoportrait » (détail).

répondu à l'attente du jury, chacun à sa manière. Le projet d'Yvette Verlinden montre une architecture aux allures cubiques, aux ouvertures rythmées régulièrement et sans surprise. Une seule audace : les taches de couleurs de la façade.

Daniel Dethier a posé lui le problème à l'envers. Point de mur de façade, mais un mur de fond sur lequel sont « collés » deux blocs, encadrant la partie médiane, plane du mur, destinée à la peinture ou à l'illustration. A la compacité des étages supérieurs s'oppose l'élan des piliers du rez-de-chaussée. Sur la place, devant l'immeuble, une forêt de statues longilignes rappellent l'œuvre de Giacometti.

Dirk Coopman – qui obtint au concours une mention spéciale – a fait de son mur de façade, un grand écran ludique. En effet, la façade, construite, comme un tableau abstrait, ne reflète nullement l'organisation interne.

Coopman aime la ligne pour la ligne (témoin le faite ondulant du toit) et jongle avec les formes géométriques de couleur, les panneaux réfléchissants (son intérêt pour le reflet se lit aussi dans la grande pièce d'eau qu'il esquisse sur son calque), les ouvertures groupées en chapelets. La longue volée de marches menant au cœur de l'édifice est le seul accès à l'intérieur pour le corps comme pour l'esprit. Coopman a vu dans le sujet imposé une surface, et s'est fait peintre.

Van de Steene, le lauréat, a vu un volume et s'est fait sculpteur. Dans le projet de Luc Van de Steene, il ne s'agit plus d'écran ou de support. Finis la symétrie, le statisme ou le mystère. L'ordonnance est ici nouvelle. Le

Luc Van de Steene, lauréat du prix d'architecture, devant son œuvre, lors de la proclamation des résultats.

béton, le marbre, les vitrages sont traités comme les matériaux d'une immense sculpture qui n'oublie ni la couleur, ni les éléments végétaux. Les ouvertures, étirées vers le haut, sont enchâssées dans un mur mouvant qui s'articule en trois temps. La travée centrale, en saillie, monte en diagonale vers le ciel et donne à l'ensemble une respiration élastique et superbe qui attire le visiteur.

En sculpture, Koen Vercamer a présenté des mobiles. Sur des armatures légères, frissonnent des voilages blancs. On ne peut s'empêcher d'évoquer quelque oiseau devenu cerf-volant.

Le jury, composé de Messieurs F. Roulin, J.-P. Ghysels, J.-P. Laenen, P. Van Hoeydonck, a désigné Bart Decq comme lauréat. Lui aussi opte pour le mouvement, même si ses œuvres n'ont pas l'aspect aérien du concurrent précédent. Autour d'un tronc d'arbre, se meuvent des pièces de métal attachées entre elles par des liens de cuir. Els Lemaire est la lauréate du prix de peinture, pour lequel

siégeaient Monsieur M. Van Saene, Madame G. Yserbyt, Messieurs E. Dubrunfaut, F. Minnaert.

Dans la tradition des portraits post-impressionnistes, à la touche légère, évanescence, et à l'esprit poétique et féminin, elle s'est représentée elle-même, fragile et décidée.

La Femme en rouge et jaune, de Brigitte Closset est une œuvre particulièrement intéressante, qui n'est pas sans affinité avec l'art antique des Cyclades.

Même schématisation des formes, même accent triangulaire porté sur le pubis, même accent sur la bouche qui rappellent l'importance accordée à la fonction vitale de reproduction. Dans le ton de fond bleu vif se noient de petites images de magazine, montrant des couples et des bébés, échos ténus du thème.

Ainsi donc, 1985 aura été une excellente année pour le Prix Godecharle. A tous ces lauréats aux talents très différents mais prometteurs, on souhaite des voyages enrichissants pour l'œil et pour l'esprit.





# A Wavre... la Promenade Maurice Carême (\*)

par Jeannine BURNY,  
Présidente de la Fondation Maurice Carême

Circuit rural (5 km)

Le Brabant

*Et que m'importe à moi vos mers  
S'étalant nues sur les rochers!  
Le Brabant, dans un seul rucher,  
Fait bourdonner tout l'univers.*

*Que valent vos blanches écumes  
Faisant aux îles des colliers  
Quand, chez nous, une seule plume  
Evoque un toit blanc de rami-  
ers? (9)*

Dire la beauté de ce roman pays que Maurice Carême sut chanter comme nul autre est impossible! La variante rurale de la promenade Maurice Carême vous en donnera un aperçu inoubliable. Même si la ville, avec ses exigences du vingtième siècle, est là toute proche, on retrouve, aussitôt dépassées les dernières maisons, le charme agreste de ces habitations campagnardes, de ces allées de peupliers, de ces chemins creux, de ces grands prés fleuris de boutons d'or et de cardamines, de ces étangs que le soleil couchant transforme en lieux magiques qui en font autant de lieux où l'on rêverait de vivre.



Qui nous dira combien de fois Maurice Carême est venu se détendre aux abords des étangs de Bierges.



*Wavre, rêve, couchée au fond  
de sa vallée,  
Autour d'elle, semblables à des  
jeunes filles,  
Archennes, Grez-Doiceau, Flori-  
val, Ottignies  
Nouent leurs rondes de blés, de  
bois et de sentiers...*

Arrivés au bas de la rue Sainte-Anne, tournons à droite dans la rue de l'Ermitage. Elle passe derrière la gare. La rue du Pendu débouche dans la rue Provinciale, tracée en 1837.

On dépasse le pont de l'auto-  
route.

La rue du Poilu, sinueuse, monte rapidement vers Bierges, nous faisant découvrir sur la gauche une très belle vue non seulement sur la vallée de la Dyle, mais sur toute la campagne environnante.

Sur la droite, de vastes champs de blé et des vergers étalent leur clarté verte.

*Sous leur vaste abat-jour rosé,  
Qu'éclairent donc tous ces pom-  
miers?...*

Des vaches paissent, tranquilles, dans un pré, contrastant avec les villas modernes qui ont poussé ici, plus drues encore que des champignons.

L'église de Bierges est dédiée à saint Pierre et saint Marcellin, deux prêtres martyrs.

Le clocher de l'église Saint-Pierre et Saint-Marcellin apparaît soudain. On entre dans Bierges. Sur le coteau figé, l'église De Bierges, pour sentir la brise, Levait en vain son maigre doigt... (2)

Le style baroque brabançon se reconnaît d'emblée. D'une simplicité monacale, l'édifice, entièrement construit en briques, a pour seuls ornements des incrustations de pierre blanche. Un calvaire surmonte la grande porte de bois que souligne un encadrement de pierre.



La vallée de la Dyle, vue de la rue du Poilu.

La tour massive est surmontée par un élégant clocher recouvert d'ardoises que l'on aperçoit de partout dans la contrée. L'église date de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et fut inaugurée en 1788. Elle sera presque immédiatement saccagée par la soldatesque révolutionnaire française.

Le curé de l'église de Bierges qui avait tenté de préserver son église fut lâchement frappé d'une vingtaine de coups de sabre par les soldats en furie et laissé pour mort. Il survécut pourtant des années à ses nombreuses blessures.

A l'intérieur, les trois nefs sont séparées par de grandes arcades de style classique. Des pilastres aux chapiteaux corinthiens décorent le fond du chœur.

Comme dans les églises de Wavre et de Basse-Wavre, le mobilier est particulièrement intéressant. La chaire de vérité, les confessionnaux, le banc de communion sont du XVIII<sup>e</sup> siècle (style Louis XV). Les portes du banc de communion ont été transformées en autel. La qualité du travail du bois est remarquable.

Les lambris du chœur, de style Louis XVI, datent de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Une partie du mobilier actuel fut payé par le roi Guillaume d'Orange, en réparation des dévastations subies sous la Révolution.

Mais nous ne quitterons pas cette église sans admirer les petits saints de bois dont deux représentent les prêtres martyrs, Pierre et Marcellin. L'édifice leur est dédié.

Dans la nef de gauche, un bouleversant Christ de pitié du début du XVI<sup>e</sup> siècle appartient à l'École de Louvain.

Lors de la Semaine Sainte, on le revêt d'un manteau rouge qui accentue l'expression tragique du visage, couronné d'épines.

Les vitraux du XVIII<sup>e</sup> siècle représentent les apôtres et sont un très bel exemple de l'art verrier de l'époque classique.

*Eglise des Saints Pierre et Marcellin : nef centrale et chœur orné de pilastres aux chapiteaux corinthiens.*



On ne manquera pas de passer dans le cimetière. Il longe la rue Saint-Pierre. Une dalle funéraire incrustée dans le mur de l'église rappelle tous les prêtres qui y furent enterrés.

La vue sur la vallée est superbe. On sort par la porte située au fond du cimetière.

L'ancienne cure, bâtie au XVII<sup>e</sup> siècle, a été restaurée avec un goût parfait en 1953.

Le porche-pigeonnier donne sur une vaste cour intérieure rectangulaire.

Entièrement construit en briques, le bâtiment d'habitation, de style Louis XIV, est décoré de pierre blanche que l'on retrouve dans tous les encadrements des portes et des fenêtres. La porte d'entrée est typique avec, dans la partie supérieure, sa vitre divisée de fines lattes de bois disposées en forme de rayons de soleil.

Les toits rouges en tuiles plates sont percés de petites lucarnes et surmontés d'un édicule avec une girouette qui rendent l'ensemble plus harmonieux encore.

*Eglise des Saints Pierre et Marcellin  
Christ de pitié (XVI<sup>e</sup> siècle).*

On descend vers la vallée de la Dyle par la rue Saint-Pierre au milieu des acacias. Le chemin est particulièrement pittoresque.

On tourne par la rue Joseph Francis.

Après avoir traversé la rue Provinciale, on s'engage à droite dans la rue de la Wastinne.

Une zone industrielle a remplacé les marécages et les grandes prairies humides qu'évoque le nom de la rue.

Traversons le pont de la Dyle.

*Tu te baignais, nu, dans la Dyle.  
L'été brûlait comme un grand feu*

*Merveilleusement inutile... (2)*

Le moulin, tout proche, remonte aux temps immémoriaux. Moulin seigneurial jusqu'à la révolution française, il se composait en

fait d'un moulin sur la rive droite qui moulait les écorces et produisait le tanin pour les tanneries de Wavre. L'autre, sur la rive gauche, moulait le grain. Il a été reconstruit et restauré à plusieurs reprises (1570 - 1686 - 1769).

Le 18 juin 1815, sur l'ordre du général Grouchy, les Français tentent en vain de prendre le pont qui se trouve à l'intérieur de l'édifice où sont retranchés les Prussiens. Le général Gérard y est blessé (ce n'est que le lendemain, sur la route de Rosières, que les Français apprendront la défaite de Waterloo).

Un monument rappelle cet événement. Érigé en 1958 à l'entrée du moulin, il se trouve à présent sur la voie rapide Wavre-Ottignies, entre le moulin et le pont de l'autoroute.

*Bierges : l'ancienne cure à laquelle on accède par un joli porche-colombier.*





Malgré ses eaux noires d'encre, la vallée de la Dyle a gardé tout son charme.

Que de fois, Maurice Carême est-il venu s'asseoir le long de la berge, alors fleurie de balsamines, que de fois s'est-il senti emplir de nostalgie en voyant le moulin abandonné, ce moulin qui, jadis, le fascinait, enfant, avec ses grandes roues qui faisaient rejaillir l'eau sur leurs pales, que de fois a-t-il pris le chemin qui s'en allait vers Ottignies, longeant la Dyle et traversant les grands prés où

*A l'ombre du moulin, des bœufs étaient couchés*

*Calmes comme des dieux, pesants comme des marbres...*

pour rejoindre ce petit compagnon d'enfance, Arthur Haulotte, qui avait quitté la rue des Fontaines pour aller habiter avec son père au Blanc-Ry, ce compagnon que Maurice Carême allait retrouver, après des années de séparation, à Chambéry, en Savoie? (10)

Suivons la ruelle al'buse.

*Bierges : monument élevé à la mémoire du général Gérard.*

*Tu regardais mourir Limal  
Sous une trainée de fumée... (2)*  
Le nom amusant de cette ruelle vient de la petite buse en fonte par laquelle s'écoulait jadis une source toute proche.

Le site est grandiose. Les peupliers se dressent, superbes, sur le ciel. Ils chantent aujourd'hui comme hier et se reflètent au loin dans le miroir des étangs (vestiges d'une ancienne carrière).

*O mes chanteurs, mes peupliers,  
Redites-moi que vous m'aimez.*



*Le moulin à eau de Bierges remonte à des temps immémoriaux.*

*Redites-moi par vos oiseaux  
Que mon chant n'est que votre écho...*

Maurice Carême est venu tant de fois dans ces lieux qu'on ne pourrait dénombrer les poèmes qu'il a écrits au hasard des chemins, des prés, des berges ou des bois.

*Oui, c'est encore un soir très lent  
qui va tomber  
Sur Bierges qui flamboie de toutes ses fenêtres...*

On tourne à gauche dans la rue du Manil, bordée de villas. On devine au-delà des vergers et des étangs qui brillent le moulin de Bierges.

La rue passe sous l'autoroute. A gauche, Wavre étale ses maisons que domine l'église Saint-Jean-Baptiste, à droite, un grand pré. Devant soi, un chemin creux bordé d'aubépines.

La rue Caule descend au milieu des habitations pour remonter en pente raide dans la campagne. Les vues sur Wavre sont admirables.

Au loin, on aperçoit le clocher de l'église de Bierges, émergeant par-dessus les bois.



La rue Caule donne dans la rue du Fond des Mays que l'on suit à gauche. C'est dans cette rue que passait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle la route de Namur.

*Te ressouvies-tu de Lauzelle,  
Du Fond des Mays, de Terlonval... (2)*

Par la ruelle des Scailteux (ardoisiers), on descend vers la ville à travers des jardins et de grands prés. Des moutons y paissent encore.

Le clocher de l'église Saint-Jean-Baptiste surgit derrière une haie. Au-dessus des toits, on découvre un vaste panorama de la ville et de ses environs.

On longe des murs bas et l'on rejoint la rue de Namur. Au numéro 47, une maison de style rococo provincial (vers 1750) surprend par son ornementation.

Le bâtiment, construit en briques, a de hautes fenêtres à encadrement de pierre bleue.

La porte est richement décorée de têtes d'angelots, de guirlandes, de motifs festonnés et d'un visage de satyre. Elle est

*Un des romantiques étangs de Bierges.*

*Panorama de la ville de Wavre, tel qu'on la découvre de la rue Caule.*

grande dimension (hauteur : 15 à 20 cm – diamètre : 40 cm). Il est garni de pains plus petits, en forme d'un enfant emmailloté (petit Jésus), que l'on fixe à l'aide d'aiguilles de bois. Il est ensuite garni de fleurs, principalement de roses et de lis, dont on plante les tiges dans la mie. Ainsi préparé, le Wastia est déposé sur un grand plateau en cuivre repoussé datant des environs de 1640. Ce plateau appartient au trésor de l'église Notre-Dame de Basse-Wavre. Jadis, le Wastia était réalisé avec le produit d'une rente payée par les habitants des deux maisons jouxtant la niche. Ce produit étant tombé depuis quelques années à un franc cinquante centimes, le pain est actuellement offert par la boulangerie de Basse-Wavre.

Une clause spéciale de l'acte d'achat de la maison où se trouve la chapelle de Notre-Dame du Wastia oblige le propriétaire à installer, le dimanche qui suit la Saint-Jean-Baptiste (24 juin), le Wastia au pied de la niche.



Wavre : au numéro 47 de la rue de Namur, cette pittoresque maison, de style rococo (± 1750).

C'est à lui qu'incombe la charge de fleurir le Wastia et de le tenir prêt pour le passage de la procession du Grand Tour.

Les pèlerins de Noville-sur-Mehaigne (province de Namur depuis la fusion des communes) arrivés la veille vers 19 h 30, assistent à 8 heures du matin à la messe à Basse-Wavre.

Après avoir transporté la châsse de Notre-Dame de Basse-Wavre à travers bois et champs (chapelles situées le long du parcours du Grand Tour), ils descendent la rue de Namur et s'arrêtent devant le Wastia que bénit le prêtre. Un des pèlerins pose le plateau sur la tête et le tient à deux mains. Précédant la châsse, il gagne, suivi de toute la proces-



sion, d'abord l'église Saint-Jean-Baptiste, puis celle de Basse-Wavre.

Le Wastia est alors partagé dans la cour de la cure de Basse-

Wavre après que les fleurs aient été jetées dans la foule.

La tradition remonte à 1806. Le doyen des pèlerins de Noville-sur-Mehaigne appartient à la même famille depuis cette date. Il se reconnaît à son bâton d'ébène à pommeau d'argent (2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle). Ce bâton est l'insigne du roi des archers et fait partie du trésor de l'église de Basse-Wavre.

On continue vers la place Alphonse Bosch (11), ancienne place du Sablon.

Au milieu de la place, transformée en parking, une statue (1859) symbolise la Belgique commémorant le vingt-cinquième anniversaire de l'Etat belge.

Nous traversons la Dyle par le pont du Christ.

*Je pense au pont de Wavre*

*Et m'y revois, tranquille,*

*Dans les eaux de la Dyle... (2)*

Le Christ en fer forgé y fut placé en 1702.

Lors des combats de juin 1815, il reçut un coup de biscaïen (fusil

Wavre : au centre de la place Alphonse Bosch, cette statue élevée en hommage à Léopold I<sup>er</sup>.

de gros calibre) qui laissa une entailte profonde.

Comme au pont de Bierges, les Français ne parvinrent pas à traverser la Dyle et durent décroquer devant le tir de l'artillerie prussienne.

À l'about de la rue du Pont du Christ, nous retrouvons l'hôtel de ville, notre point de départ.

Bonjour Wavre! Bonjour, le ciel!  
Bonjour, la vie!...

(\*) Voir début dans « Brabant Tourisme » n° 5/1985.

Je vous remercie très vivement Madame Mélite Muraille-Samaran, Messieurs André Sommereyn et Gérard Van Haegen, du Cercle historique et archéologique de Wavre, Monsieur Marcel Godard, Président du Syndicat d'Initiative de la ville de Wavre, Monsieur Stevens, curé de Bierges, pour tous les précieux enseignements qu'ils ont eu la gentillesse de nous communiquer.

#### Notes

(2) Vers balisant la promenade.

(0) Extrait de « Brabant ».

(10) Arthur Haulotte, devenu un des importants industriels de France – il était l'inventeur d'une des plus grandes grues mécaniques – avait repris contact avec son ami à la suite d'un article sur la poésie de Maurice Carême paru dans la presse locale savoyarde. Il était présent à Wavre, lors de l'inauguration du Mausolée Maurice Carême, le 4 mai 1985.

(11) Bourgmestre de Wavre, abattu par les rexistes, pendant la guerre.

© Fondation Maurice Carême dont tous les droits sont réservés.

Wavre : Christ en fer forgé (1702) surplombant le pont enjambant la Dyle.



Je pense au pont de Wavre  
Et m'y revois, tranquille,  
Dans les eaux de la Dyle.



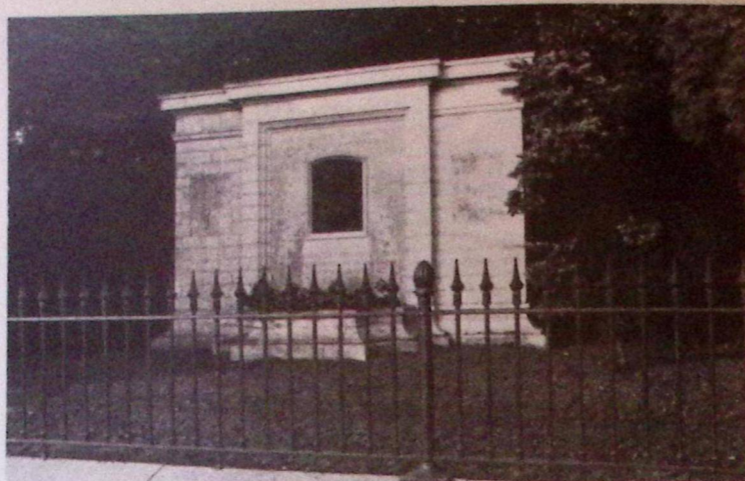
## Saintes

Un paisible bourg situé sur la route qui conduit de Hal à Enghien.

De charmantes maisons, peu dénaturées, entourent l'église et la tour massive qui lui confère un cachet très particulier.

Tout ici gravite, depuis des siècles, autour de sainte Renelde, vierge et martyre. Elle vécut au VII<sup>e</sup> siècle et, selon la tradition, elle était la sœur de sainte Gude, chère aux Bruxellois.

*Le monument Solvay à Rebecq.*



Renelde se voua à Dieu et vécut très retirée dans la ferme de Laubecq à Saintes. Elle fit cependant le pèlerinage en Terre Sainte, visitant Jérusalem et tous les lieux sacrés. Rentrée en sa ferme de Laubecq, elle y vivait dans la pénitence. Une invasion normande aurait atteint la région; les habitants se dispersèrent; mais Renelde, avec deux saints compagnons, se réfugia dans l'église. Ils furent appréhendés, torturés et assassinés. Lorsque des faits sont si lointains, il est bien malaisé d'en établir une juste chronologie. Ces événements nous paraissent sujets à caution. Il ne peut s'agir en tout cas du sanctuaire actuel édifié en 1553.

Qu'importe, ici comme en maints endroits, c'est la foi qui sauve et, depuis plus d'un millénaire, les pèlerins défilent, prient, implorent la sainte martyre. Ses restes ont été placés dans une très belle châsse en argent, conservée dans une chapelle latérale.

L'affluence est toujours grande

*L'aspect massif de la tour rappelle les temps incertains de jadis.*

surtout le dimanche de la Trinité où se déroule la Grande Procession de sainte Renelde. Le cortège quitte l'église dès 7 heures pour n'y rentrer que vers

16 heures. La châsse est transportée sur un char. Sainte Renelde, s'il faut en croire un opuscule distribué, est vraiment très éclectique et guérit les

maux les plus divers : nous citons le texte, « surtout les plaies et ulcères, les maux d'yeux, de la peau, les paralysies, les apoplexies et autres maux »... de quoi faire pâlir les disciples d'Esculape!

Quoi qu'il en soit, l'église qui marque le centre de la place est d'un gothique simple. Sa tour carrée et massive est flanquée de quatre tourelles d'angle surmontées d'une poivrière.

Le mobilier de l'église est riche et mérite l'attention. Notons une toile signée par Livin de Vogelaar et peinte en 1600, une statuette populaire du XVI<sup>e</sup> siècle représentant saint Jacques, un très intéressant retable du XVI<sup>e</sup> siècle, des tableaux et les boiseries du chœur.

L'Arbre de la Liberté (un vigoureux platane) a été planté en 1831.

Quelques maisons anciennes entourent harmonieusement le sanctuaire. Une fausse note, hélas! Presque face au portail central, au n° 34, une très ancienne maison, longue et basse, serait vraiment touchante si l'on n'avait eu la fâcheuse idée d'y ouvrir une large baie à la vénitienne pour faire « un bel étalage » : commerce oblige, paraît-il.

Nombreuses sont les fenêtres fleuries et certaines maisons, notamment le n° 5, sont restaurées avec soin.

Oui, Saintes sur les bords du Laubecq est vraiment un aimable village et sa place rustique, encore calme, a beaucoup d'attrait.



*L'Arbre de la Liberté à Saintes.*

(\*) Voir « Beaux Presbytères en Brabant », p. 112.

(13) Voir également « Brabant Tourisme », n° 2, 3, 5 et 6/1983, n° 2, 4, 5 et 6/1984, ainsi que les n° 1, 2, 3 et 4/1985.

Expérience originale à Villers-la-Ville :

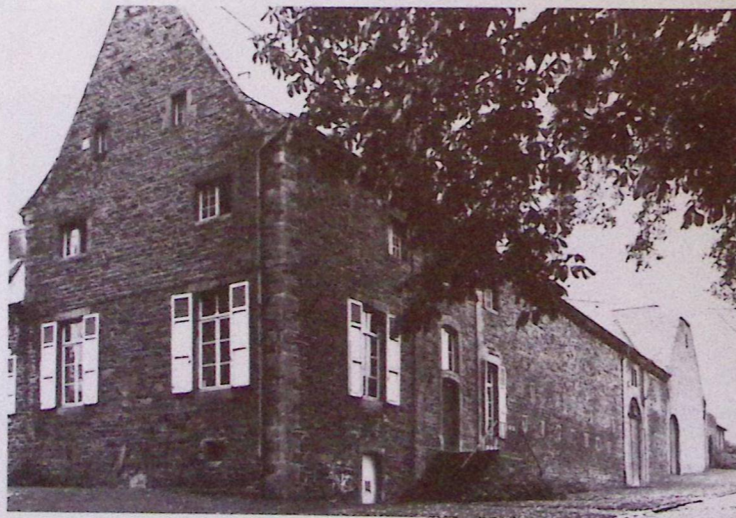
## La ferme de l'abbaye – enfin rattachée aux émouvantes ruines – sera un centre d'hébergement pour jeunes et un lieu de rencontre culturel.

par Gaston BUNNENS

Des ruines? Oui! Mais tellement vivantes que l'esprit, qui souffle sur leur suaire de verdure, parle aux visiteurs. Un langage clair, qui n'est pas seulement la voix du vent. Un message venu du passé, qu'on écoute avec son âme plus qu'avec ses oreilles.

Mon compagnon m'a dit :

— C'est une rencontre entre une civilisation millénaire et nos cinq sens. La vue et l'ouïe d'abord, que nous utilisons le mieux. Mais les autres aussi, qui agissent comme des instincts que nous ne maîtrisons guère. Le toucher, quand nous effleurons de la paume la pierre grenue d'une ancienne colonne. L'odorat, lorsque nous humons les



Le maître-logis, encore nommé « Quartier de l'Abbaye », était réservé au moine trécensier. Après la révolution, il fut occupé par les fermiers.

effluves venus des bâtiments effondrés. Et même le goût, quand nous mâchonnons un brin d'herbe, né de l'humus amassé par les siècles... Une question de discernement, avec ce que cela nous rappelle!

C'est en avril 1146 que 18 religieux : l'abbé Laurent, 12 moines et 5 frères convers, venus de Clairvaux, sont arrivés près d'ici, aux sources de la fontaine de Goddiarch, point de rencontre du Brabant, du Hainaut et du Namurois. Mais la région était sauvage. Les terres, défrichées, se révélèrent médiocres et, l'eau venant à manquer, les moines songèrent à regagner Clairvaux.

Le 23 janvier 1147, saint Bernard, visitant leur communauté, les engagea à s'établir plutôt dans la vallée, sur les rives de la Thyle, ce qui fut fait. De leur premier emplacement, il ne resta qu'une ferme, celle de La Boverie.

Les fermes – ou les « granges », comme on les appelle souvent, bien qu'elles fussent de véritables entreprises agricoles – ont joué un rôle important dans la vie religieuse de l'époque. Non seulement pour les moines, vivant en autarcie, mais pour tous ceux qui dépendaient d'eux ou se mettaient sous leur protection. Pour saint Bernard, le travail manuel avait d'ailleurs une importance considérable. Dans la polémique avec les abbayes de la congrégation de Cluny, qui reprochaient aux cisterciens, leur activité profane, le fondateur de Clairvaux (1115) et de Villers (1147) répondit : « ce qui importe d'abord c'est le temporel; le spirituel vient ensuite! » Et ce mystique ajoutait : « notre travail trouve sa source en Dieu, c'est-à-dire dans l'éternité qui ne passera jamais. »



Le portail d'entrée de l'aile nord débouche sur une cour pavée. Au fond, on aperçoit un porche (1714) donnant sur une ancienne prairie. A gauche, le « chartil » (1750-1759) qui se trouve au milieu de la cour. Il servait à remiser charrettes et tombereaux.

### Puissance et décadence

Au XIII<sup>e</sup> siècle, l'abbaye de Villers a connu son apogée, grâce à d'innombrables donations, achats et échanges. Si elle a inféodé et loué ses terres, en échange de cens prélevés en argent ou en nature, des granges ont continué à être exploitées par des frères convers, travailleurs mi-religieux, mi-laïque. Mais ceux-ci devinrent beau-

coup moins nombreux dans les périodes de faible natalité, au cours des siècles troublés qui devaient suivre le XIII<sup>e</sup>. Les maladies contagieuses, les famines et, surtout, l'état de guerre permanent plongèrent le pays dans la misère. Les interminables luttes entre la principauté de Liège et le duché de Brabant, les guerres de religion et celles dites de succession d'Espagne se suivirent. Il fallut attendre le régime

de Marie-Thérèse, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour que l'abbaye prit un nouvel essor.

Un inventaire daté de 1543 signale, aux côtés de la Boverie, une nouvelle ferme, « située près de l'abbaye et cultivée par nos serviteurs ». Cette ferme, qui prit le nom de « Basse-Cour », par opposition au « domus » ou Haute-Cour, c'est-à-dire la partie habitée, était une des seules fermes abbatiales qui ne fût pas louée. Ayant annexé les terres de La Boverie, des Trois Mets et de Maugré-sous-Tilly – fermes qui avaient disparu – elle groupa quelque 185 ha dont 142 ha de terres labourables, 33 ha de prairies et 16 ha de bois.

Les récoltes servaient à la ferme et au monastère. Le seigle et le froment pour la fabrication du pain, l'orge pour la bière, les pois pour le personnel et les pauvres, les vesces, favettes et lentilles pour le bétail...

L'abbaye et la ferme étaient alors entourées d'une seule muraille en moellons de schiste, enfermant une communauté parfaitement capable de subsister par ses propres moyens.

Mais la fin était proche. En juillet 1794, le monastère fut dévasté par les troupes françaises, suivies de hordes de pillards. Et, en 1796, lorsqu'on exécuta le décret supprimant les communautés religieuses, les derniers moines quittèrent l'abbaye pour ne plus y revenir!

### Sauver ce qui peut l'être

Durant la période hivernale, l'abbaye n'est accessible que durant les week-ends. Mais mon compagnon, Marcel-Pierre Hicter, coordonnateur de l'ASBL « pour la promotion touristique et culturelle de Villers-la-Ville », m'a fait entrer à l'intérieur de l'enceinte, par le chantier de

l'entrepreneur chargé de restaurer les ruines.

Ces travaux, évalués à une cinquantaine de millions, sont entrepris par les Travaux publics, pour assurer la stricte conservation de tout ce qui est encore debout. Essentiellement la superbe église abbatiale : un bâtiment semblant sortir du néant, aux dimensions impressionnantes : 90 m de long, 40 m de large. A la hauteur du transept – qui, avec le chœur, du début du XIII<sup>e</sup> siècle, constitue le premier exemple de style gothique dans notre province – les voûtes s'élèvent à 23 m du sol. Pour la première fois en Belgique, on applique la méthode utilisée pour sauver la tour de Pise : forages latéraux et horizontaux dans les colonnes, les pans de murs et les voûtes, pour injecter un ciment spécial, particulièrement plastique et résistant aux variations climatiques. Les espaces entre les pierres sont comblés. Et le tout est consolidé au moyen d'acier inoxydable. Je suis monté sous la voûte



Les étables (1714) sont situées dans l'aile sud-ouest.

impressionnante où des hommes travaillent en se demandant comment les constructeurs du XIII<sup>e</sup> siècle ont pu assembler, là-haut, de telles masses de pierres, avec une précision aussi parfaite. M.-P. Hicter m'a montré aussi le travail réalisé par les Jeunesses du Patrimoine architectural de Belgique, qui, en un stage de 10 jours, ont libéré un mur du lierre sous lequel il disparaissait, mettant à jour une façade dont on ne soupçonnait même pas l'existence. C'est là aussi que des jeunes enthousiastes ont, sous la conduite du professeur Martiny, découvert le four d'une forge datant du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Nous avons parcouru des bâtiments, comme le garde-manger du XII<sup>e</sup> et la brasserie du XIII<sup>e</sup>, où il ne faudrait pas de grands travaux pour abriter des expositions et autres manifestations. Mais nous n'en sommes pas encore là, ce qui n'empêche pas de rêver!

Nous avons terminé la visite par le palais abbatial, reconstruit en 1720, et qui est la partie la plus



ravagée des ruines. C'est là qu'un certain La Terrade s'est installé, après la vente publique du monastère en 1797, pour dépouiller les bâtiments de tout ce qui pouvait être monnayable. Notamment le plomb et le zinc des toitures, précipitant ainsi le démantèlement de ce qui avait été la plus belle abbaye cistercienne de notre pays.

### Un prestigieux ensemble reconstitué

Les ruines ont été rachetées par l'Etat en 1893 et une restauration partielle des bâtiments fut réalisée. Depuis 1932, leur gestion fut confiée au Touring-Club qui fit beaucoup pour les faire connaître du grand public. Mais il y avait trop d'investissements à effectuer.

Finalement, cette gestion fut reprise, il y a deux ans, par la Province et la commune de Villers-la-Ville. Et, en vertu des lois de régionalisation de 1980, leur propriété fut transférée à la Communauté française.

La ferme de la Basse-Cour, elle, ne fut pas démantelée. Vendue en 1797 à un ancien moine du

Au-dessus d'une porte des étables, on remarque les armes de l'abbé Cupris de Camargo (1705-1716).

L'aile est abritait la vacherie (1714). Elle est surmontée par un colombier carré en briques.



prieuré de Groenendael, Jean-Louis Ruelens, mandaté par Jean-Joseph Guarneau, elle fut affermée au « citoyen » Josse Glibert. Le fils de celui-ci la racheta en 1803. Apportée en 1876 en dot par Julie Glibert, la ferme de l'abbaye devint la propriété de la Famille Speeckaert. Tout récemment, elle a été achetée par le Comité d'Acquisition de l'Etat, pour le compte de la Communauté française, dont le ministre-président, Philippe Moureaux, a ainsi recréé le prestigieux ensemble morcelé en 1797.

C'est ce que m'a expliqué M. Michel Mathy, bourgmestre de Villers-la-Ville.

— Je me réjouis, dit-il, que la ferme, qui n'était plus exploitée depuis plusieurs années, soit ainsi sauvée. Mais, savez-vous que,



avant 1970, ni la ferme, ni les ruines de l'abbaye n'étaient classées. C'est sous mon impulsion que la demande de classement a été introduite le 4 juin 1970. La Commission des Monuments et des Sites est venue sur place le 29 octobre 1970. Et un arrêté royal du 23 mai 1972 a enfin classé, « en raison de leur valeur historique et artistique », les ruines de l'abbaye, « comme monument » et, « comme site », l'ensemble formé par ces ruines et les terrains environnants.

« Tout ce qui est à l'intérieur de l'enceinte est donc protégé, y compris les bâtiments ou ce qui en reste. Je déplore d'ailleurs qu'une brèche ait été faite dans le gros mur du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour permettre une sortie vers le bas. Et je souhaite qu'elle soit colmatée au plus tôt, afin de maintenir l'unité de l'ensemble. »

#### Un grand espoir

Si le classement du site a empêché la propriétaire de la ferme – qui n'est plus exploitable ac-



Aile nord, vue de la cour. A gauche, une écurie. A droite, le maître-logis dominant les autres bâtiments.

tuellement, car il faudrait une petite fortune, rien que pour restaurer le toit d'ardoises – de la diviser en plusieurs logements, on peut espérer la très prochaine création d'un centre d'hébergement, doublé d'un lieu culturel incomparable.

Le but que poursuivait Philippe Moureaux était de conserver un important témoignage du passé, tout en permettant une meilleure connaissance de ce passé et le développement de diverses activités culturelles.

La ferme de la Basse-Cour, à l'ouest des ruines abbatiales qu'elles dominent, est un vaste quadrilatère datant, pour l'essentiel, du XVIII<sup>e</sup> siècle. Certes, il y a des vestiges antérieurs et des éléments ajoutés pour les nécessités de l'exploitation agricole. Mais l'ensemble mérite d'être précieusement conservé. En grès local, taillé irrégulièrement, et pierres bleues pour les percements et réparations, les bâtiments délimitent une cour rectangulaire.

L'aile droite sera aménagée en auberge de jeunesse, dont la

gestion sera confiée à la CWAJ (Centrale Wallonne des Auberges de Jeunesse), tandis que l'aile gauche sera affectée aux activités culturelles. On créera ainsi en Brabant wallon une unité d'hébergement exemplaire, se développant en harmonie avec un pôle d'attraction culturelle.

Mais, en plus de l'accueil des touristes, en chambres de deux ou plusieurs lits, pour les familles et les groupes de jeunesse, il y aura des classes vertes et des classes de découverte de la nature.

Les anciens propriétaires qui, en raison de la longueur des formalités d'acquisition, occupent toujours le « maître-logis », face à la longue allée menant au monastère, et qui, toujours appelé « quartier de l'abbaye » est plus élevé que la ferme elle-même, n'aiment pas voir les curieux affluer.

Or, la beauté architecturale de l'ensemble, avec le portail d'entrée, encadré par deux écuries, qui s'ouvre sur une cour pavée, bordée par les différents bâtiments chaulés, attire forcément les curieux.

Mais ce n'est que partie remise. Bientôt, le site entier pourra être ouvert au public qui découvrira là, outre les ruines de la prestigieuse abbaye cistercienne, la plus belle de ses fermes, avec la grange où l'on amassait autrefois quelque 875 Hl de grains.

#### Savoir qui fera quoi...

Ces derniers temps, on a beaucoup parlé de Villers-la-Ville dans la grande presse. Certains journaux ont même été jusqu'à prétendre que trop de groupements veulent s'occuper des ruines.

L'U.C.L. a formé un groupe interdisciplinaire : « Villers 2000 »,

qui est subsidié par la Province de Brabant. Mais il y a place pour toutes les bonnes volontés. C'est ce que m'a dit M. Pierre Vandenberg, secrétaire de l'A.P.T.C.V. (Association pour la Promotion touristique et culturelle de Villers-la-Ville), une A.S.B.L. qu'il a fondée, en 1972 déjà, avec M. Valmy Féaux, depuis ministre de la Région wallonne pour l'Environnement, qui en assure la présidence. Cette association groupe les différents pouvoirs publics qui, à tous les niveaux, s'intéressent à la promotion touristique et culturelle de Villers-la-Ville.

M. Vandenberg a insisté sur le fait que, à côté des ruines qui ont une intense valeur spirituelle, il est important de créer, dans les bâtiments de la ferme, des activités à caractère laïque. Il souligna :

— Il s'agit là d'un support logistique important pouvant montrer, à tous ceux qui s'organisent à Villers pour défendre notre patrimoine qu'ils ne sont plus seuls. Par ailleurs, cela attirera l'attention de pas mal de gens du cru qui, jusqu'ici, ne se sont guère intéressés à l'abbaye.

« De plus, il est important de savoir qui fera quoi, comment et pourquoi. Car, si le conseil communal – dont je fais partie – a nommé une commission culturelle, celle-ci ne s'est pas encore réunie, à ce jour! »



La grange (1609-1621) forme l'angle nord-ouest de la ferme.

Or, il s'agit là d'une œuvre à mener en commun, sans que personne ne puisse tirer la couverture de son côté! »

Par ailleurs, M. Francis De Hondt, député permanent et président de la Fédération touristique du Brabant, a souligné que cette fédération a alloué un important subside au Syndicat d'Initiative pour que celui-ci puisse acquérir du matériel vidéo, en vue de montrer aux touristes le film de présentation des ruines : « l'abbaye aux choucas ».

Mais l'initiative de la Communauté française ouvre de nouvelles perspectives. C'est ce que m'a dit M.-P. Hicter, en précisant que le projet de Centre culturel de rencontre peut déboucher sur un autre, plus vaste, de développement global du site.

— Mais, pour y arriver, conclut-il, il faut mettre tous les intéressés à la même table, de l'infra-local à l'international, en passant par le régional. L'intervention de l'UNESCO ne doit d'ailleurs pas être exclue!

En attendant, on peut espérer que l'auberge de la Ferme de la Basse-Cour sera opérationnelle en 1987, car il s'agit du début d'une expérience aussi originale que fructueuse pour notre patrimoine culturel.

#### Bibliographie

- « La ferme de la Basse-Cour de l'abbaye de Villers », par M<sup>me</sup> Agnès Speeckaert, graduée en Histoire de l'Art et Archéologie. Tome XXX, n<sup>o</sup> 5 – 1981 – de WAVRIENSIA, Bulletin du Cercle historique et archéologique de Wavre et de la Région. Secrétariat, 2, rue de l'Escaille, 1300 Wavre.
- « Les granges de l'abbaye de Villers », par J. FORET et P. VANDENBERG, 22, avenue A. Tournay, 6320 Villers-la-Ville.
- « Promenades à Villers-la-Ville », dépliant publié en 1985 par la F.T.B., rue du Marché-aux-Herbes, 61, à 1000 Bruxelles.
- « La Centrale wallonne vous présente ses auberges de Jeunesse », CWAJ, 52, rue Van Oost, 1030 Bruxelles.

# La forêt de Soignes, Histoire et perspectives

par Michel MAZIER

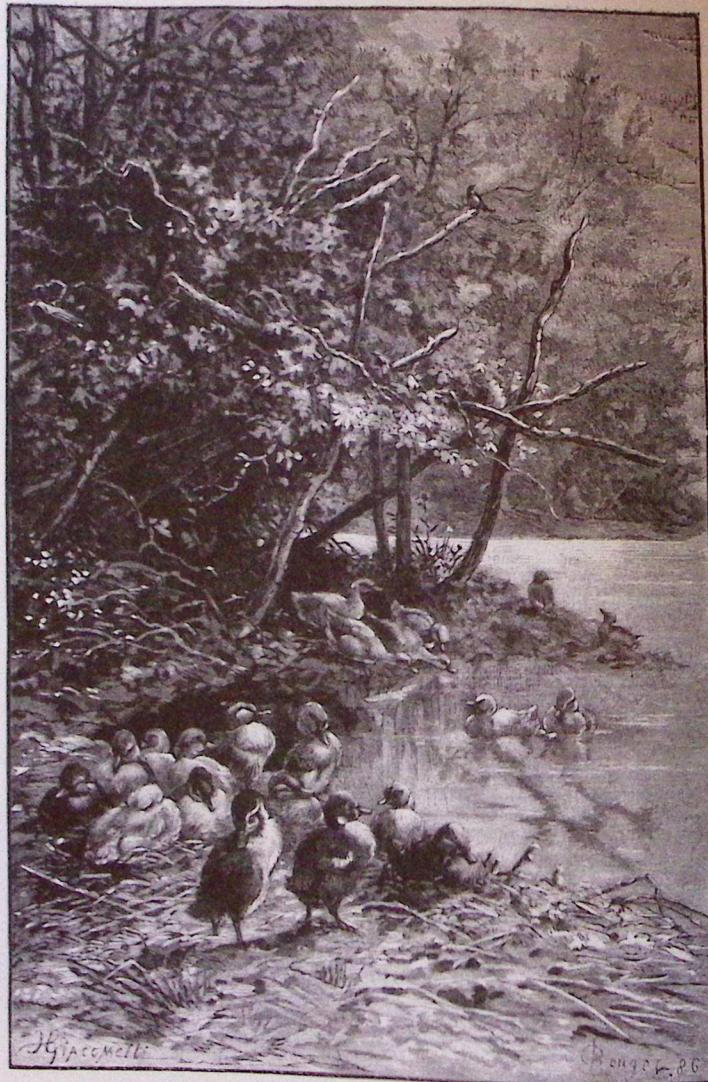
L'histoire de la forêt de Soignes! Depuis les trois volumes publiés en 1940 par Sander PIERRON (1), tout n'a-t-il pas été dit à son sujet?

Les sciences, celles qu'on dit exactes comme celles dites humaines, n'aboutissent jamais qu'à des résultats provisoires, que de nouvelles découvertes sont toujours susceptibles de remettre en cause, au moins partiellement, et que de nouvelles interprétations éclairent périodiquement d'un jour nouveau.

L'histoire de la forêt de Soignes n'échappe évidemment pas à cette règle. Depuis plus de quarante ans, les recherches se sont poursuivies; à l'heure actuelle, en particulier, les travaux méticuleux d'analyse du sol menés par Roger LANGOHR et son équipe de l'Université de Gand (2) débouchent sur des résultats complétant et précisant les données fournies par les documents écrits.

D'autre part, si l'ouvrage écrit par Sander PIERRON reste une source indispensable à quiconque veut connaître l'histoire de la forêt de Soignes, son optique pointilliste accumulant détails et anecdotes ne correspond plus

*Un des aspects poétiques de la forêt de Soignes (dessin de Giacomelli).*



*Retranchement néolithique à Boitsfort.*

*Exemple d'érosion fossile : un ravin proche du vallon de la Sourdine.*



— on n'aperçoit généralement pas le moindre filet d'eau. Dans les rares cas où y coule un ruisseau, celui-ci prend sa source au cœur du vallon, et non vers le sommet de la pente, comme l'enseignent les principes élémentaires de la physique que nous avons appris à l'école. Quelle est donc cette bizarre érosion qui crée des ruisseaux au lieu d'être engendrée par eux?

Le relief de la forêt de Soignes est tout bonnement antérieur à la fin de la dernière glaciation, c'est-à-dire de l'expansion des glaciers qui s'acheva voici dix mille ans. Au cours de cette période, le vent déposa sur le sol très compact une couche quasi uniforme de limon perméable, épaisse de trente à quarante centimètres. Le réchauffement pro-

aux préoccupations des historiens actuels, qui cherchent à découvrir sous le torrent des événements les structures plus ou moins permanentes qui les conditionnent.

Ami lecteur, que tu y recherches le calme, la fraîcheur et la détente ou que tu la traverses dans le fracas de tes chevaux-vapeur, la forêt de Soignes ne peut te laisser indifférent : point n'est besoin d'être peintre, poète ou forestier pour être sensible à la majesté de ses arbres, au chant de ses oiseaux, aux jeux de la lumière parmi les troncs et les feuillages... Point n'est besoin non plus d'être historien pour y découvrir les traces que le temps y a laissées. Encore faut-il les connaître pour les apprécier. C'est pour t'y aider qu'a été rédigé le présent article.

## Les origines de la forêt

Quel que soit le coin de la forêt que tu arpentes, tu remarqueras le nombre de ravins qui le sillonnent. Ne parlons pas de ces fossés longeant les chemins, qui sont l'œuvre de l'homme, mais de ces vallons parfois très profonds dans lesquels, — ô surprise!



gressif de la température permit ensuite le développement sur ce limon d'essences végétales analogues à celles que nous connaissons aujourd'hui.

Ce n'est que dans le fond des vallées les plus profondes que l'affleurement de sols tertiaires imperméables (yprésiens) permit la formation de petits cours d'eau dont l'action érosive ne modifia guère le relief préexistant, qui est essentiellement fossile. Essentiellement, car il est évident qu'au fil des siècles, le passage répété de l'homme et des animaux a également provoqué une micro-érosion en certains endroits.

N'ayant jamais été cultivée depuis lors, sauf en quelques rares endroits, la forêt de Soignes apparaît comme un véritable musée géologique et pédologique puisque, du fait de la perméabilité de son sol, l'érosion actuelle y est quasi nulle. Pour la même raison, les vestiges des modifications apportées par l'homme au milieu naturel y sont restés pratiquement intacts.

#### Les peuples néolithiques

Plusieurs signes de la présence de peuples néolithiques ont été

relevés en plusieurs endroits de la forêt ou de régions voisines qui en faisaient vraisemblablement partie dans un passé plus ou moins lointain.

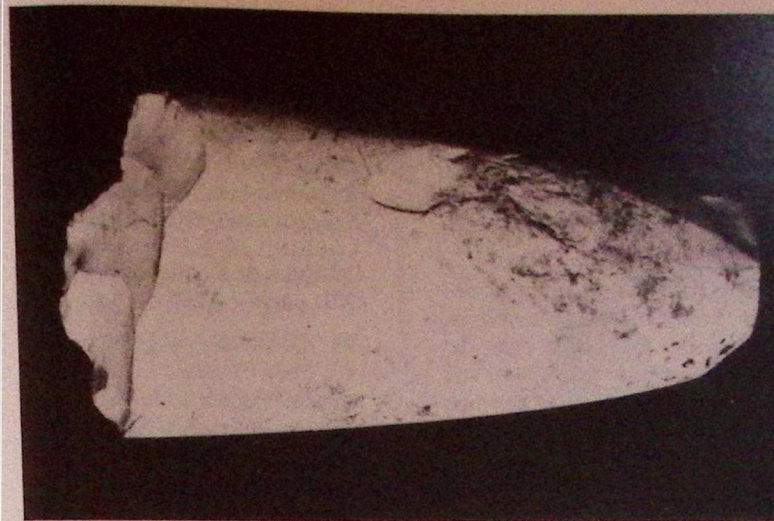
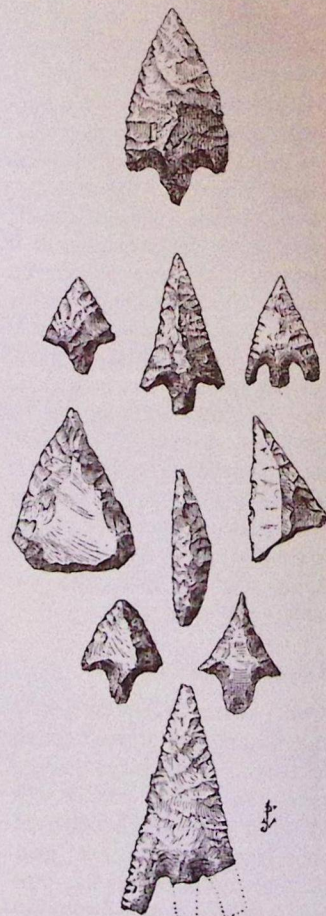
Environ 3.600 armes et outils de silex taillé et poli furent retrouvés près des étangs de Lansrode (Rhode-Saint-Genèse) par Georges CUMONT à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle; le même archéologue avait déjà découvert peu avant plus de 800 objets analogues non loin de là, à Verrewinkel (Uccle). L'état des techniques et des méthodes de fouille pratiquées à l'époque où ces objets furent retrouvés ne permet malheureusement pas de définir avec précision les caractéristiques des populations qui les ont fabriqués et manipulés (3).

A Boitsfort, on voit encore une succession de talus et de fossés traversés par l'avenue des Deux-Montagnes. Une polémique opposa les archéologues au début de ce siècle sur la fonction de ces ouvrages néolithiques: retranchements ou tertres funéraires?

Pointes de flèches et silex trouvés dans les stations néolithiques de Rhode-Saint-Genèse et de Verrewinkel.

Tableau anonyme représentant l'abbaye du Rouge-Cloître.

La seconde thèse l'emporta finalement; ce n'était pas la bonne! Les recherches menées il y a une dizaine d'années par le Service National des Fouilles ont démontré qu'il s'agissait bien de fortifications élevées vers 2200 avant notre ère par une population que sa vaisselle en forme de corolle de tulipe permet de rattacher à la culture de Michelsberg, une civilisation qui rayonna depuis le cours moyen du Rhin au 3<sup>e</sup> millénaire avant notre ère (4). Agriculteurs itinérants, ces hommes s'étaient ménagé un village fortifié contre les pillards. Il couvrait environ neuf hectares et



profitait de la proximité de points d'eau, de la réserve de gibier qu'offrait la forêt et de la topographie particulièrement favorable de cet éperon dominant les environs. Ne sollicitons pas trop notre imagination en supposant qu'ils pouvaient trouver du poison dans les étangs proches: toutes les pièces d'eau de notre région sont artificielles et rien ne nous prouve que cette population néolithique était capable de construire les digues nécessaires à leur formation.

Il est vrai qu'on a voulu lui attribuer l'érection d'un mégalithe! Les trois fragments d'une grande pierre circulaire de près de 2,50 mètres de diamètre, trouvés à Duisbourg en 1883 et transportés ensuite dans le parc de Tervuren, furent parfois considérés comme des éléments d'un dolmen, sous prétexte qu'un grand tas de cendres les accompagnait. Mais on n'a jamais retrouvé les montants de ce « dolmen » et il n'est vraiment pas indispensable d'imaginer quelque bûcher funéraire pour expliquer la présence de bois

Les trois fragments du mégalithe situé au Rond-Point du Parc de Tervuren.

calciné à proximité d'une grande forêt!

On a prétendu aussi qu'il s'agissait des restes d'une « pierre-qui-tourne », monument composé d'un support vertical surmonté d'une dalle circulaire, dont le principal défaut est d'être quelque peu mythique puisqu'on n'en a jamais retrouvé un seul (5). L'expression existe bien dans la toponymie, avec de multiples variantes d'ailleurs, mais pour désigner des mégalithes classiques (dolmens, menhirs...)



Hache polie découverte à Rhode-Saint-Genèse par le cercle Pro Antiqua.

que la mythologie populaire imaginait se mettre en branle à certains moments, de préférence à minuit, au clair de lune! On ne connaît aucun nom de lieu de ce genre dans la région et on n'a jamais retrouvé le support de cette table pour médiums de grand format.

Une explication de secours – celle que j'ai souvent entendue dans mon enfance – consista à voir dans ces pierres mystérieuses un aérolithe dont la pénétration dans l'atmosphère aurait lissé les contours tandis que son contact brutal avec le sol expliquerait qu'il se soit brisé en trois. Il serait étonnant que quelque promeneur actuel n'y ait pas vu une soucoupe volante pétrifiée, explication à laquelle on n'aurait pas songé il y a un siècle!

Tu le vois, ami lecteur, si tes pas te mènent un jour auprès de ces pierres, rien ne t'empêche de laisser vagabonder ton esprit si le cœur t'en dit; l'espace de quelques instants, tu seras peut-être poète, mais sûrement pas histo-

rien : plus les indices sont maigres, plus on est tenté de se fier à sa seule imagination alors que le rêve et la réalité font rarement bon ménage...

De même, ami promeneur, si tu découvres dans le Grasdelle, près de l'avenue du Haras, un cromlech composé d'un grand portique de pierres monolithes et de onze petits menhirs, ne t'exalte pas outre mesure : il ne s'agit absolument pas d'une construction néolithique, mais du monument aux gardes forestiers belges tombés au cours de la première guerre mondiale! Son créateur, le peintre Richard VIANDIER, lui donna cette forme inaccoutumée en souvenir des premiers habitants connus de la forêt.

#### Romains et Francs

A l'époque où les historiens belges s'entredéchiraient pour expliquer les origines de la « frontière » linguistique, ils invoquaient volontiers la « silva carbonaria » (la forêt charbonnière, celle où l'on fabriquait du charbon de bois), citée par l'auteur latin SULPICIUS ALEXANDER, comme une barrière qui aurait contribué à bloquer la pénétration massive des Francs vers les régions à forte densité de population romanisée. Chevauchant la limite des arrondissements de Bruxelles, Louvain et Nivelles, la forêt de Soignes était évidemment considérée par ces auteurs comme une portion de cette forêt charbonnière.

Pourtant, des restes d'habitations ou de tombes romaines ont été découverts à Tourneppe, Forest, Uccle, Bruxelles, Woluwe-Saint-Lambert, Woluwe-Saint-Etienne, Tervuren, Overijse, Hoeilaart, La Hulpe, Ohain, Waterloo et Braine-l'Alleud. Sauf vers le sud-ouest, où elle attei-

gnait encore le bois de Hal au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la forêt de Soignes était encerclée de lieux habités dès le début de notre ère, mais dans un périmètre apparemment beaucoup plus large qu'à présent. La maigreur de notre documentation interdit d'en conclure davantage.

Il en est de même pour la période franque, tout encombrée de légendes telles que celle de saint Hubert, que la tradition fait mourir à Tervuren. Un énorme cor en ivoire lui est même attribué, à tort puisque la facture de cet instrument est manifestement postérieure de plusieurs siècles à l'époque où aurait vécu le saint. C'est pourtant à la fin de cette période franque qu'apparaît pour la première fois le nom de notre forêt, dans un texte latin connu des médiévistes sous le nom de « donation d'Angèle » (6). Rédigé vers l'an mil, ce document rappelle la cession d'un domaine centré sur Leeuw-Saint-Pierre au chapitre de l'église Saint-Pierre à Cologne entre 785 et 819, à l'époque de



Dans le Grasdelle, le monument aux gardes forestiers morts pour la patrie.

Charlemagne. On y trouve mention d'une « silva communis que vocatur Sonia » (une forêt collective appelée Soigne) qui atteignait le ruisseau traversant Tourneppe et qui voisinait avec une forêt impériale dont l'exploitation, elle, était réglementée.

#### Les ducs de Brabant (XII<sup>e</sup> siècle – 1794)

Au XII<sup>e</sup> siècle, Soignes n'était plus une « silva communis », mais le domaine des ducs de Brabant. Originaires de Louvain, mais résidant de plus en plus à Bruxelles, ceux-ci firent tout naturellement de Tervuren, – à peu près à mi-chemin des deux villes, – une étape où leur présence ne cesse d'être attestée à partir du règne d'HENRI I<sup>er</sup> (début du XIII<sup>e</sup> siècle) qui y construisit un château plusieurs fois agrandi par ses successeurs.

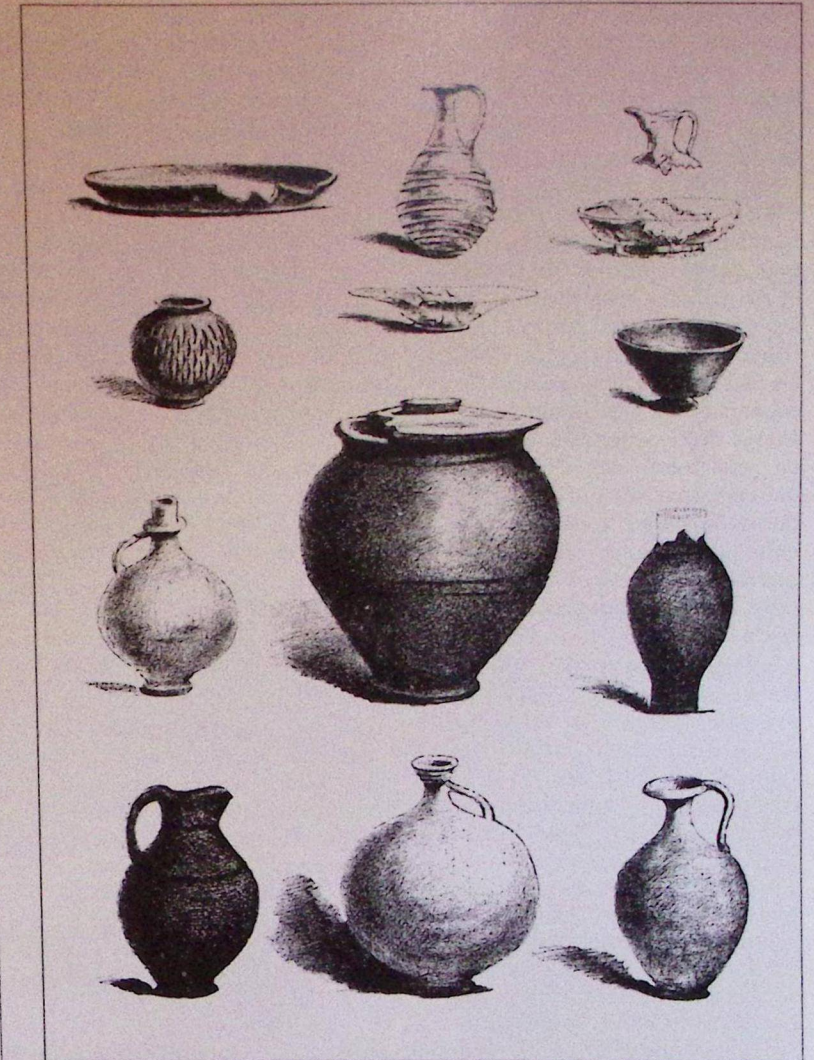
Ducs de Bourgogne, empereurs du Saint-Empire, rois d'Espagne, ceux-ci s'intéressèrent à cette résidence princière si bien située à la lisière de cette forêt de Soignes qui, comme on va le

soir, fut pour eux une source de revenus et de plaisirs sans égale. Une exception toutefois : JOSEPH II, qui ne vit dans ce château qu'une source de dépenses inutiles et qui en décréta la démolition en 1782. Outre les fondations, récemment fouillées, il en reste les écuries, transformées en caserne, et surtout la ravissante chapelle dédiée à saint Hubert, consacrée en 1617, dont la fête patronale attire chaque année des milliers de pèlerins et de curieux.

Ce sont les ducs de Brabant et leurs successeurs qui perfectionnèrent progressivement l'administration de la forêt. Dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle, fut rédigé un règlement d'exploitation et de police appelé « cuerboeck », plusieurs fois repris et complété par la suite. Un abornement général fut entrepris sous CHARLES-QUINT pour empêcher les empiètements. La démarcation entre le domaine ducal et les propriétés voisines était matérialisée par un talus haut d'1,50 mètre environ et un fossé au bord duquel étaient plantées des bornes. La face tournée vers l'intérieur du domaine était ornée d'une croix de Bourgogne, c'est-à-dire d'une croix de Saint-André composée de deux bâtons nouveaux, d'un cor et d'une besace.

La plupart des bornes originelles ont disparu avec le temps. Il en subsiste cependant au moins deux : une à Braine-l'Alleud, l'autre à Lasne, jusqu'où s'étendait la forêt au XVI<sup>e</sup> siècle.

Si tu as une âme de détective, ami lecteur, tu découvriras une pierre du même type près de l'avenue de Lorraine. A l'intérieur de la forêt, ce n'était sûrement pas une borne, mais sa fonction exacte n'est pas connue. Le nom, qu'elle porte



Objets recueillis en 1861 dans une sépulture gallo-romaine découverte à Schaerbeek.

depuis le XVII<sup>e</sup> siècle – Mijlsteen : borne milliaire, une sorte d'ancêtre de nos bornes kilométriques –, a suggéré qu'elle marquait peut-être la distance d'une lieue à partir de la porte de Coudenberg, près du palais ducal à Bruxelles, mais cette explication est purement hypothétique.

Victimes des intempéries et... des propriétaires peu scrupuleux qui n'hésitaient pas à les enlever

pour étendre leur propre domaine aux dépens de la forêt domaniale, ces bornes durent être souvent remplacées au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Le manque de moyens financiers réduisit la taille des pierres et transforma la croix de Bourgogne en simple croix de Saint-André plate, moins belle, mais moins chère. Encore toutes les bornes nouvelles n'en furent-elles pas pourvues, mais unique-

ment celles jugées les plus importantes. Les autres ne portaient pour toute marque qu'une incision sur la face supérieure, indiquant la direction des deux bornes les plus proches, ce qui devait aider à déceler les éventuels enlèvements et déplacements ultérieurs. On trouve encore de telles bornes, de format et de matériau très divers, dans les zones non bâties des communes voisines de la forêt. La plus belle collection se trouve cependant à proximité des étangs de Groenendaal, où l'on en dénombre dix-neuf, ainsi qu'une partie des fossés et talus qui complétaient la démarcation entre le domaine ducal et le prieuré de chanoines augustins créé à Groenendaal au XIV<sup>e</sup> siècle.

C'est entre 1634 et 1638 que fut établie par Lambert LAURIN la première carte précise de la forêt. Celle-ci était divisée en « sengles », c'est-à-dire en circonscriptions administratives surveillées chacune par un garde et servant de cadre à la répartition des coupes (on les appellera plus tard des triages). Elle fut à la base de nombreuses cartes ultérieures, jusqu'à l'établissement de la première carte complète de la forêt à caractère scientifique, celle dressée de 1767 à 1770 par l'équipe du comte de FERRARIS en guise de préparation à sa carte générale des Pays-Bas autrichiens (7).

#### Domaine de l'Etat (1794-1982)

Après les perturbations causées en 1789-1790 par la « révolution brabançonne » et en 1792 par une première conquête française, nos régions furent occu-

*Le château de Tervuren qui fut démoli en 1782.*

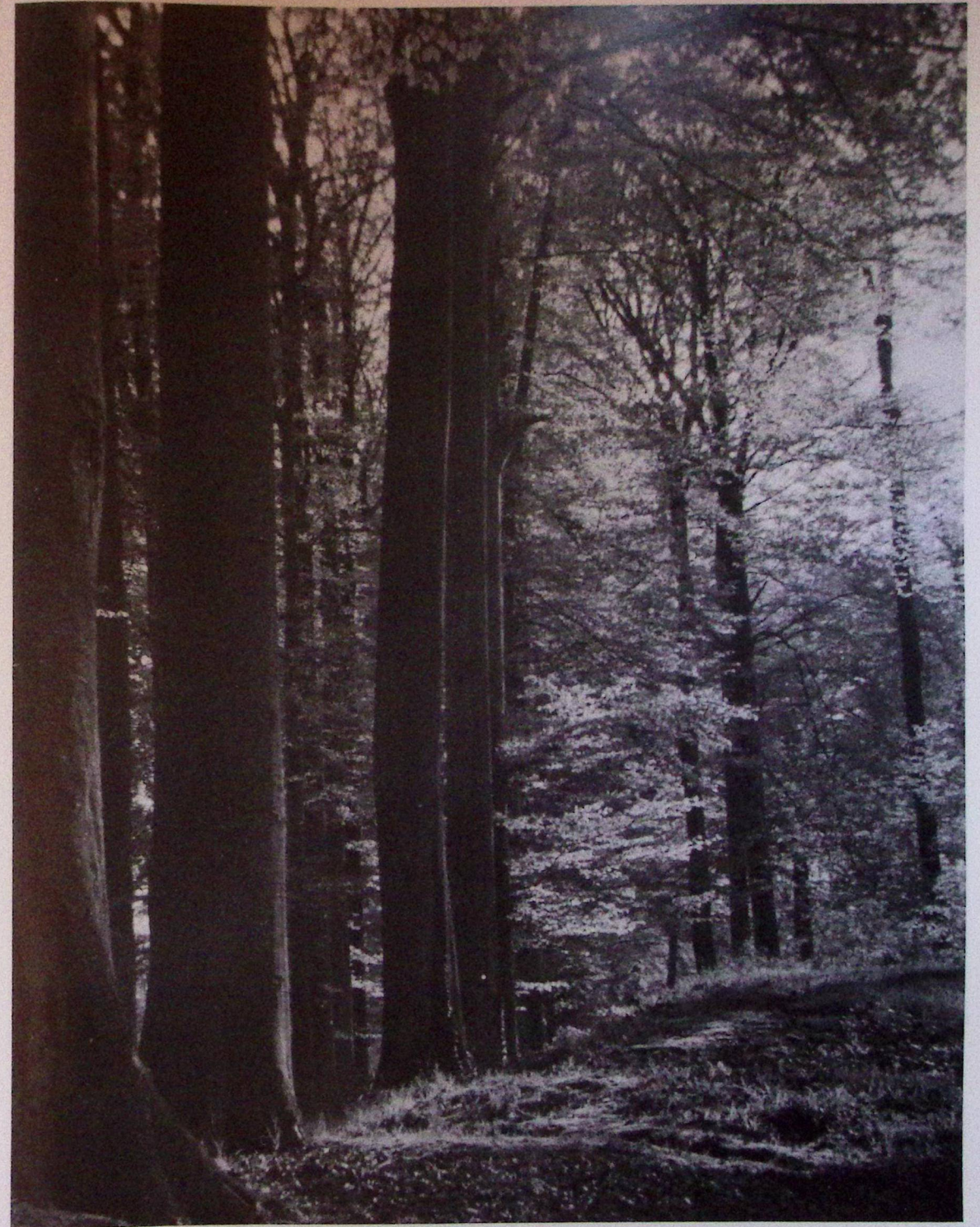
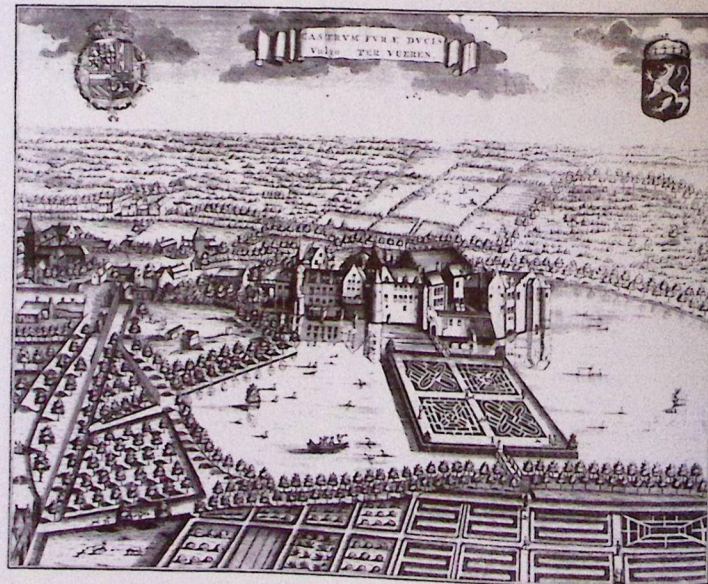
pées par les troupes révolutionnaires en 1794, puis annexées à notre voisin méridional, dont elles subirent dès lors les vicissitudes politiques. La disparition du duché de Brabant fit de la forêt de Soignes un bien national, qu'il fut question de vendre en 1798. Elle servit de refuge aux adversaires du nouveau régime, d'ailleurs parfois difficiles à distinguer des voleurs de bois et braconniers que la misère des ruraux avait toujours multipliés au cours des périodes troublées. D'abord domaine de l'Etat dans le royaume des Pays-Bas créé par le Congrès de Vienne (1814-1815), la forêt de Soignes fut incluse dans la dotation foncière accordée par le roi GUILLAUME I<sup>er</sup> d'ORANGE-NASSAU à la Société Générale qu'il créa en 1822 « pour favoriser l'industrie nationale ».

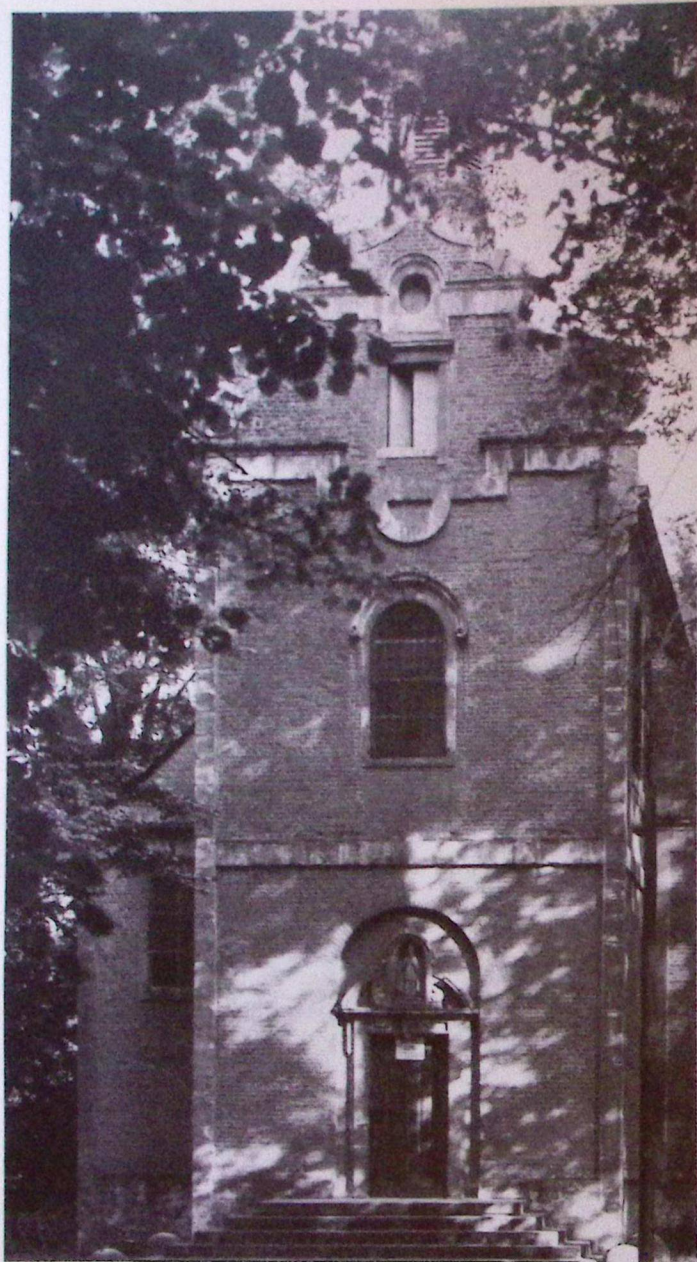
Devenu propriété privée, son territoire dut être partagé entre les communes voisines de manière à répartir entre celles-ci les parts d'impôt foncier qui leur revenaient. Vu les intérêts en jeu, on devine que l'opération

ne se fit pas sans contestations, souvent clochermerlesques d'ailleurs. Pour en finir, il fut décidé de rattacher à chaque commune les triages fréquentés le plus souvent par ses habitants. C'est ainsi que la forêt fut répartie en 1825 entre des communes appartenant respectivement aux arrondissements de Bruxelles, Louvain et Nivelles. On verra plus loin quelles sont les conséquences actuelles de ce partage, qui n'était au fond qu'une opération technique sans grande importance pour la forêt à l'époque où elle fut effectuée.

Après la révolution belge de 1830, à court de ressources et craignant que les accusations répétées d'« orangisme » n'aboutissent à la confiscation de ses domaines, la Société Générale vendit ceux-ci en série. La forêt de Soignes avait perdu plus de la moitié de sa superficie lorsque ses restes furent récupérés par l'Etat dans le cadre des traités ramenant la paix avec la Hol-

*En page de droite : Beauté et grandeur de la forêt de Soignes.*





lande! La plus grosse partie des terres « libérées » fut transformée en labours, quelques-unes en domaines dont les propriétaires se firent construire des châteaux d'allure seigneuriale. Première conséquence du partage de 1825 : la superficie des com-

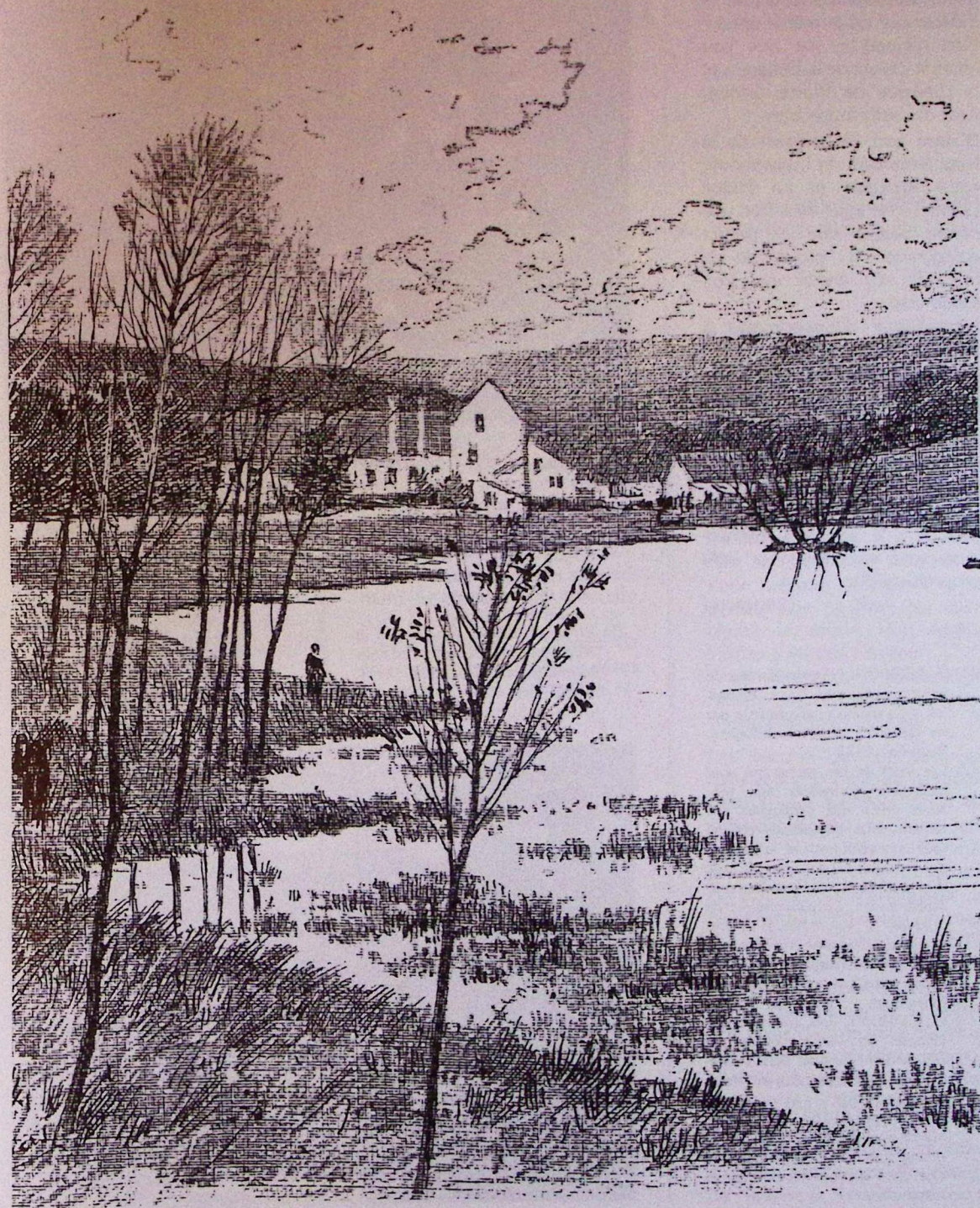
munes entourant la forêt s'accrut de zones d'ampleur variable qui allaient ultérieurement attirer de nouveaux quartiers d'habitation; les plus étendues se trouvaient dans la partie méridionale de la forêt (8). De 1861 à 1865, la transforma-

La chapelle Saint-Hubert à Tervuren.

En page de droite : Le grand étang du Rouge-Cloître dit Langen gracht vijver, vu du Nord (dessin d'Henri Cassiers).

tion du bois de la Cambre en parc public par la Ville de Bruxelles clôtura, – du moins peut-on l'espérer! – la liste des aliénations du sol forestier. En une génération, la forêt avait perdu au moins autant que ce que les défrichements lui avaient progressivement enlevé depuis l'époque romaine!

Les atteintes à son intégrité n'allaient pourtant pas encore cesser, mais elles allaient se manifester sous une autre forme. Les vieux chemins sinueux qu'on voit sur les cartes les plus anciennes avaient été rectifiés et complétés dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle par ces drèves rectilignes que tu dois encore emprunter, ami promeneur, pour ne pas être en infraction avec le code forestier qui interdit de s'écarter des chemins. Les quelques chaussées qui avaient été pavées au XVII<sup>e</sup> ou au XVIII<sup>e</sup> siècle (Bruxelles-Waterloo, Boitsfort-La Hulpe, Auderghem-Overijse et Tervuren) furent complétées par la route construite par la Société Générale de 1831 à 1833 entre Mont-Saint-Jean (Joli-Bois) et Tervuren (Quatre-Bras), qu'on persista longtemps à appeler « route de la Banque ». Initialement larges d'une dizaine de mètres, accotements compris, ces chaussées furent adaptées à l'évolution du trafic routier au XX<sup>e</sup> siècle. Le premier projet de « ring » qui devait traverser la forêt depuis le Prince d'Orange (Uccle) jusqu'à Notre-Dame-de-Bonne-Odeur (Welriekende) fut abandonné en 1959 grâce à l'action énergique de la *Ligue des Amis*



de la Forêt de Soignes, qui obtint même le classement de la forêt le 2 décembre de la même année. Ceci n'empêcha pas que peu après la « route de la Banque » et la chaussée de Wavre deviennent des semi-autoroutes.

D'autre part, la création de la ligne ferroviaire du Luxembourg entre Bruxelles et La Hulpe (1846-1854) avait déjà créé une césure béante que ne pourra qu'aggraver le projet de la S.N.C.B. d'y établir une troisième voie.

L'installation d'hippodromes à Boitsfort (en réalité, pour la majeure partie, sur le territoire d'Uccle) en 1875, et à Groenendaal en 1888, la création du sanatorium du docteur DERSCHIED en 1905 ôtèrent encore à la forêt de Soignes des dizaines d'hectares. Au total, à l'heure actuelle, plus de 5 % de ses 4.380 hectares sont soustraits à la forêt proprement dite.

(à suivre)

- (1) S. PIERRON, *Histoire illustrée de la forêt de Soignes*, 3 vol., Bruxelles, s.d.; réédition anastatique par les éditions Culture et civilisation, Bruxelles, 1973.
- (2) Les fruits de ces recherches sont facilement accessibles aux profanes grâce aux catalogues des remarquables expositions organisées annuellement par le Conseil de Trois-Fontaines, chaussée de Wavre 2241, 1160 Bruxelles; particulièrement: *La cartographie de Soignes*, 2 vol. (1982) et *Les traces de l'homme en Soignes*, 2 vol. (1983). Nombre de faits exposés dans cet article leur sont redevables.
- (3) G. CUMONT, *Les stations néolithiques de Verwinkiel et de Rhode-Saint-Genèse*, dans le *Bulletin de la Société Royale Belge d'Anthropologie*, 11<sup>e</sup> année, 1893, pp. 120-163. Le même auteur a publié d'autres articles de moindre ampleur sur le même sujet dans d'autres numéros de la même revue.



- (4) F. HUBERT, *Site Michelsberg de Boitsfort-étangs*, dans *Archeologia Belgica*, n° 177, 1975, pp. 6-8; des articles antérieurs faisaient le point au fur et à mesure de l'avancement des fouilles.
- (5) W. et M. BROU, *Nos pierres et leurs légendes*, Bruxelles, Editions techniques et scientifiques, 1979, pp. 43-45.

Pierre de Mijlsteen où l'on distingue clairement la croix de Bourgogne.



Pendant les périodes de troubles, la récolte du bois est particulièrement prise par les pauvres.

- (6) Le texte a été consulté directement aux Archives de l'Etat prussien à Düsseldorf par P. BONENFANT, *La notice de donation du domaine de Leeuw*, dans la *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. XIV, 1935, p. 809 et ss. Voir aussi J. VERBESSELT, *Het domein van Sint-Pieters-Leeuw*, dans *Eigen Schoon en De Brabander*, LXIII, 10-12 (1980), pp. 337-380 et LXIV, 4-6 (1981), pp. 185-209. Quoique connue indirectement dès le XIX<sup>e</sup> siècle, cette première mention de la forêt de Soignes n'a jamais été signalée jusqu'à présent par les historiens de celle-ci.
- (7) C. LEMOINE-ISABEAU, *La carte de Ferraris, les Ecoles militaires aux Pays-Bas et l'Ecole d'Hydraulique à Bruxelles*, dans la *Revue Belge d'Histoire militaire*, 18<sup>e</sup> série, n° 2, juin 1969, pp. 75-93. Et, du même auteur, *La carte de la forêt de Soignes par Ferraris et Cogeur (1767-1770)*, dans la *Revue Belge d'Histoire militaire*, XX<sup>e</sup> série, n° 3-4, septembre-décembre 1973, pp. 258-271.
- (8) Pour cette période, voir M. MAZIERIS, *La forêt de Soignes sous la coupe de la Société Générale*, Bruxelles, Crédit communal de Belgique.

# Les Marchés de Noël

par Isabelle de BUOCHS,  
Présidente du Marché des Antiquités et du Livre du Sablon

Anciens rites, anciens symboles, croyances des temps les plus reculés, traditions séculaires, Noël réalise un miracle, qui se renouvelle chaque année, partout dans le monde. Noël représente la fête de la mémoire ancestrale. Noël consacre en chacun de nous l'aspiration la plus profonde: celle qui exalte notre esprit à surmonter l'angoisse et à espérer la lumière. Les Anciens célébraient solennellement le jour du dieu solaire

invincible qui dirigeait son char vers le nord.

Les jours recommençaient à croître.

Cette nuit-là, les peuples d'Asie avaient coutume d'allumer des feux.

...en ces jours, un édit de César Auguste ordonne un recensement, et chacun partit s'inscrire dans sa cité.

Joseph et Marie montèrent de Nazareth vers Bethléem, Jésus fut enfanté dans une grotte, réchauffé par l'âne et le bœuf, ...il

y eut les étoiles, les anges, les bergers, les rois mages. Tels sont les faits que nous livre saint Luc dans son Evangile.

Noël, naissance du soleil

Noël, naissance de Jésus

les deux symboles se superposèrent dans l'esprit des peuples. Pour préparer le monde à la joyeuse fête de Noël qui vient réjouir la saison des neiges, l'Eglise a institué l'Avent. C'est durant cette période de l'Avent que se réalisent les merveilleux marchés de Noël.

Les marchés de Noël sont anciens et très populaires. Ils représentent une tradition vieille de plusieurs siècles. Ils tirent leur origine des foires moyenâgeuses, comme celle de Munich (1310). Le Christkindmarkt de Nuremberg fut d'abord un marché ordinaire, mais, dès 1639, on y vendit des articles de Noël. Passer une journée de dimanche de l'Avent à cheminer au travers des allées d'un marché de l'Enfant Jésus a un charme certain. C'est le Christkindmarkt de Nuremberg qui a créé l'ange élané revêtu de clinquant.

Sur ces marchés, des chorales d'enfants interprètent des chants de Noël de la Renaissance; on y



Inauguré en 1984, le joyeux « Sablonet » attire toujours une foule nombreuse.

**3<sup>ème</sup>**  
**Marché Européen**  
**des Traditions de Noël**  
**au Sablon**

**14-15 DECEMBRE 1985.**

Organisé par le Marché des Antiquités et du Livre et par la Ville de Bruxelles

avec la collaboration du journal  
**LE SOIR**

Editions européennes - 1000 BRUXELLES  
 1 P. 041 133185

joue des nativités; on y écoute des instruments traditionnels, on y côtoie l'Armée du Salut; on y mange; on y boit.

On nous présente tous les articles pour garnir l'arbre, tous les personnages de la crèche, les friandises, les pains d'épices, les maisons de Hans et Gretel, les poupées en pruneaux, les springerles, les massepains, les cartes de vœux, les bougies, les chandeliers, les jouets, enfin tout ce qui chante Noël, sans oublier les sapins et les fleurs.

La journée est ponctuée de jeux de cloches, de chants, de musique sacrée.

Dans la ville flotte une odeur de cannelle, de clou de girofle, de pain d'épice et de vin chaud.

Nous retrouvons des marchés de Noël à Strasbourg, en Provence, à Marseille (santons), à Berlin, Bonn, Hambourg, Stuttgart, Munich, Francfort, Bâle, Fribourg,

Reinach, Zofingen, Baden, Zurich, Appenzell, Beckenried, Moudon, Saint Gall, Stockholm, etc...

Dans le cadre prestigieux du quartier du Sablon s'est tenu, pour la 3<sup>ème</sup> année, le marché européen des traditions de Noël réalisé par le Marché des Antiquités et du Livre et la Ville de Bruxelles. Le succès grandissant du marché de Noël a motivé la participation officielle de plus en plus de pays européens, de provinces et de villes belges.

Notre marché de Noël ne se veut pas être une copie des marchés germaniques, mais désire, dans le contexte de Bruxelles capitale de l'Europe, être et devenir une tradition bruxelloise dans l'esprit accueillant de notre ville que nous aimons tant. Tout en flânant le long des échoppes, le visiteur a pu y trouver les merveilles de l'art artisanal du bois,

du verre, de la céramique, du cuir, de la soie, de la laine, les objets de l'arbre de Noël, les douceurs et friandises typiques, des bières artisanales, des cartes de vœux, des bougies, etc...

Père Noël y a distribué des bonbons et des jeux dotés de nombreux prix ont fait la joie de tous. Il y régna un esprit de confraternité par la présence de nombreuses associations de philanthropie. Une plaquette « Noël mystérieux » a été éditée à cette occasion, tandis que l'an passé avait été présenté un livret de recettes de gâteaux de Noël.

Une assiette de Noël a également été réalisée.

Un charmant petit personnage a vu le jour au marché de Noël du Sablon: « SABLONET » habillé aux couleurs de la ville.

Il représente « l'esprit des mines de cuivre » de la forêt de Soignes. Il vint au secours du chevalier Hans d'Huysteen, afin de l'aider à construire la route (de la vallée de Rollebeek) qu'exigeait le géant Rolle pour lui accorder sa fille en mariage. Sablonet a pour marraine Madame Antoine Demol.

Sablonet fait partie aujourd'hui de toutes les animations folkloriques de Bruxelles.

Nous avons eu aussi la joie d'accueillir des peintres, des poètes, des conteurs, un écrivain public, des chorales, des ensembles d'instruments typiques, des concours de dessins, des jongleurs: enfin, c'est toute l'animation des cités du moyen âge qui s'y déroule.

Enfin, tant on crie Noël, ou tant on le prépare qu'il finit par arriver.



L'église Notre-Dame du Sablon est représentée sur l'assiette de Noël.



## un achat utile...

Tous les livres, albums, cartes, dépliants, souvenirs et gadgets, mentionnés dans la liste ci-après, sont en vente au siège de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes, 61 (2<sup>e</sup> étage), à Bruxelles. Par ailleurs, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos affiliés que, sur présentation de leur carte de membre 1986, nous leur accordons une réduction de 10 % sur le prix officiel de vente des brochures et dépliants édités par notre Fédération ou par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, ainsi que sur les cravates.

Profitez, dès aujourd'hui, de cette faveur, car notre stock est limité.

Nous osons espérer que nos membres apprécieront cet effort de promotion et de vulgarisation touristiques.

**Important :** en cas d'expédition par la poste, tous les prix mentionnés ci-après sont majorés du montant correspondant aux frais d'envoi.

### A NOTRE RAYON BIBLIOTHEQUE

Châteaux et maisons de campagne des gentilshommes du Brabant et les Monastères les plus remarquables, par Jacques Le Roy. Editions Atelier Vokaer.	5.000 F	Nos pierres et leurs légendes, par Willy et Marcel Brou. Editions Techniques et Scientifiques.	320 F
Brabant, superbe livre album quadrilingue (français, néerlandais, anglais, allemand) agrémenté de 204 magnifiques illustrations en couleurs et de plusieurs cartes en couleurs également. Editions Lannoo et Bussum. Ce prix est exceptionnellement ramené à 1.900 F pour nos membres en règle de cotisation.	2.000 F	Guide Michelin de la Belgique et du Grand-Duché de Luxembourg.	310 F
Géographie et Histoire des communes belges. Canton de Jodoigne.	1.290 F	De Bruxelles à Compostelle, par Willy Brou.	225 F
Fermes de Bois, luxueux album de Patricia Fourcroy, consacré à Alsemberg, Linkebeek et Rhode-Saint-Genèse. Editions De Vischer.	975 F	L'Eglise Notre-Dame de Mousty, par l'Abbé V. Chambille (curé de Mousty). Bulletin du Cercle Historique et Archéologique de Wavre.	200 F
La Franche Ville d'Orp, par S. Dupont et J. Joniaux.	800 F	Belgique touristique et ses villes d'art (Guides Cosyn).	195 F
Jolies Places à Bruxelles, par Yvonne du Jacquier. Editions Van der Poorten.	435 F	Patrimoine roman en Brabant wallon. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	170 F
Tout Bruxelles et Alentours, par Georges Renoy. Distribué par R. De Cock.	395 F	Carte touristique et routière du Brabant. Editions Géocart.	170 F
Chapelles en Brabant, par Yvonne du Jacquier. Editions Louis Musin.	390 F	Brabant, numéro spécial de notre revue, consacré au 150 <sup>e</sup> Anniversaire de l'Indépendance de la Belgique (144 pages).	150 F
La Bataille de la Petite Gette, par le Colonel BEM P. Genotte.	350 F	Brabant, numéro spécial de notre revue, édité à l'occasion de l'exposition organisée, en 1982, par la Province de Brabant en collaboration avec le Crédit Communal de Belgique.	150 F
		Reproduction, au format 55 x 90 cm d'un plan topographique de Bruxelles et de ses environs gravé en 1777.	150 F
		L'Eglise Saint-Léonard de Zoutleeuw, par E. Vandeput.	150 F

## un cadeau qui plaira

Le chicon. Une dame blanche pas comme les autres (39 recettes originales). Edité par la Fédération Touristique du Brabant.	120 F
Carte de la Forêt de Soignes. Editions Girault Gilbert.	120 F
Louvain-la-Neuve, guide touristique trilingue (français, néerlandais, anglais) avec plan.	120 F
Abbaye de Villers-la-Ville, par Roger Masson. Edité par le Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville.	100 F
Sur les chemins de la Belgique gothique, par Marie-France Dustin.	100 F
Monuments, sites et curiosités d'Uccle. Editions du Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore d'Uccle et Environs.	100 F
Etains, Porcelaines et Faïences d'Autrefois. Catalogue d'Exposition.	90 F
La Route des Six Vallées (144 pages, nombreuses illustrations), par Yves Boyen. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	60 F
Souvenirs de Jodoigne.	50 F
Diest. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	50 F
Louvain. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	40 F
Le Château-Musée de Gaasbeek, par Gaston Renson.	40 F
Waterloo - 18 juin 1815. Itinéraire commenté du Champ de Bataille et de ses monuments. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.	40 F
Promenade 1815. Six itinéraires pour cyclistes et piétons sur le champ de bataille. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	40 F
La Route Vagabonde, par Yves Boyen. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	30 F
La Route du Pajottenland. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	30 F

Les Moulins du Brabant. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.	20 F
Quartier des Arts à Bruxelles. Editions de la Fédération Touristique du Brabant.	20 F
Nos guides touristiques de poche. La liste des brochures encore disponibles peut être obtenue auprès de notre Fédération. Prix par brochure.	20 F
Nos dépliants « Promenades pour piétons ». La liste des dépliants encore disponibles peut également être obtenue auprès de notre Fédération. Prix par dépliant.	20 F

### A NOTRE RAYON SOUVENIRS ET GADGETS TOURISTIQUES

Elégantes cravates frappées aux armes de la Province de Brabant. Prix par cravate.	450 F
Parapluies de luxe imprimés aux couleurs de la Fédération Touristique du Brabant. Prix par parapluie.	595 F



Marionnettes de ± 40 cm de long représentant les 4 personnages suivants : Charles à la Jambe de Bois, l'Avocat, le Père Noël et le Clown. Prix par marionnette.	600 F
Cendriers « design », en céramique, numérotés de 1 à 100. Prix par cendrier.	495 F

## Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles

### La femme au temps des Pharaons

Le thème de cette exposition possède un lien privilégié avec l'art égyptien. L'image de la femme représentait aux yeux de l'artiste de l'empire pharaonique le point de cristallisation de la perfection totale.

Le thème de la femme est abordé non pas de façon chronologique mais de manière typologique par des divisions thématiques telles que la famille, la maternité, le statut juridique, la religion, la politique, le monde du travail, le maquillage, la mode, les bijoux, le monde divin et l'art.

Au travers de tous ces thèmes émerge le leitmotiv surprenant d'une égalité poussée entre l'homme et la femme, qu'une exposition est en mesure de mettre en évidence de manière idéale: dans les statues de groupe, l'homme et la femme ont la même taille, les sculptures en bois et en pierre des femmes de l'ancienne Égypte n'ont rien à envier aux représentations masculines d'un point de vue esthétique.

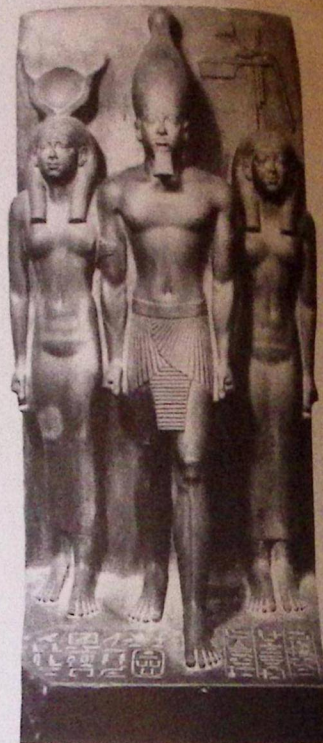
L'Art égyptien a établi des règles qui décrivent avec précision les domaines d'activité des deux

sexes: le pas allongé de l'homme, son teint foncé le définissent comme un personnage public, tandis que le teint clair de la femme et son pas plus discret la situent plutôt dans un environnement familial et ménager. En revanche les statues ornant les tombes — représentant l'homme et la femme ensemble — montrent toujours une femme active, à laquelle l'homme se soumet.

Pour illustrer ce thème, 96 représentations, reliefs, bijoux, statues, statuette en bronze et objets d'usage courant, couvrant une période de 3.000 ans, ont été prêtés par le Musée National



La reine Tiy (environ 1355 av. J.-C.).



Statue-groupe en granit du pharaon Mykérinos (vers 2470 av. J.-C.).

Egyptien du Caire pour une tournée mondiale. Des objets d'art qui éclairent la position de la femme dans l'Égypte ancienne ont été sélectionnés en étroite collaboration avec l'Organisation Égyptienne pour les Antiquités. Ces trésors artistiques, augmentés de cinq œuvres provenant des musées de Bruxelles illustrent d'une manière intéressante le rôle et la place de la femme dans la culture égyptienne. Sont exposés des objets, grands et petits, provenant de temples et de tombes, des attributs de prêtresses, des objets

d'usage courant employés quotidiennement par la femme égyptienne, ainsi que des bijoux ayant appartenu à des reines et des princesses. On trouve dans cette collection des portraits de Hatchepsout, Nefertiti et Nerfertari, l'épouse de Ramsès II. Par ailleurs, l'égalité de droits entre homme et femme dans l'Égypte ancienne est présentée de manière exemplaire. Les œuvres exposées font sans cesse référence à la dépendance réciproque de l'homme et de la femme, de sorte que cette exposition offre une vue d'ensemble de l'Ancienne Égypte, présentée par sections clairement séparées et, par conséquent, plus impres-



La déesse Thoueris (vers 650 av. J.-C.).

sionnante qu'un aperçu qui aurait une prétention d'universalité.

Après Munich, Berlin, Hildesheim et Bruxelles, l'exposition pourra encore être vue à Barcelone, Madrid et Genève.

Le bénéfice de cette tournée mondiale sera consacré aux nouveaux bâtiments du Musée National Égyptien du Caire.

### Renseignements pratiques

L'exposition « La femme au temps des Pharaons » se tient aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, 10, Parc du Cinquantenaire à Bruxelles, jusqu'au 28 février 1986.

Les heures d'ouverture sont les suivantes: du mardi au dimanche, de 10 à 17 h; le mercredi jusqu'à 21 h; le lundi, seulement pour les écoles, de 10 à 17 h. L'exposition sera fermée les mercredis 25 décembre et 1<sup>er</sup> janvier.

Prix d'entrée: 150 F pour les adultes; 100 F pour les groupes (minimum 20 personnes), les étudiants, la carte J., les militaires et les seniors; 75 F pour les groupes scolaires (jusqu'à 18 ans).

Guides: sur demande à adresser au 02/733.95.40, pour les groupes d'au moins 20 personnes (500 F pour les écoles, 700 F pour les adultes, 800 F le samedi, le dimanche et le mercredi soir).

Un catalogue a été édité. D'un teneur de 200 pages, il comporte les reproductions en couleurs de toutes les œuvres exposées.

## Exposition exceptionnelle au Musée d'Ixelles

### Autour du Néo-Classicisme en Belgique

La période allant de 1770 à 1830 couvrant les années de domination autrichienne, française et hollandaise dans notre pays, a toujours été généralement présentée comme peu féconde au point de vue culturel par les historiens. Il est vrai que dans un premier temps, nos provinces réagirent par un ultra-conservatisme aux tentatives maladroites de « despotisme éclairé » de Joseph II. Toutefois, sous l'influence des idées révolutionnaires françaises d'abord, par l'action apaisante du Concordat et avec l'encouragement du régime hollandais ensuite, une bourgeoisie entreprenante se développa progressivement dans la future Belgique. Sous son impulsion, les artistes belges assimilèrent les idées nouvelles qui amenèrent une mutation fondamentale de notre société.

L'école belge de ce temps, entièrement imprégnée des exemples de l'étranger, sans créer un art original, parvint à maîtriser à ce point le courant néo-classique français que certains de nos maîtres arrivèrent à l'égaliser sinon à le perfectionner.

Un idéal de beauté fit ainsi irruption dans nos régions. Nos peintres, sculpteurs et architectes

redécouvrent le chemin de l'Italie (Van Hanselaere, Van den Abeele, Denis, Verstappen, Maes, Vervloet). L'un d'entre eux, André Lens, fut à la base du renouveau de notre peinture flamande en introduisant un style en nette rupture avec la tradition locale.

Les rapports avec la France furent essentiels. Le brugeois J.B. Suvée attira à Paris de nombreux compatriotes devenus français, tels J.D. Odevaere, F.J. Navez et J. Paelinck. Sous le régime hollandais, d'illustres français exilés à Bruxelles encouragent la vie artistique locale : J.L. David, F. Rude, S. Frémiet.

Parallèlement au style baroque qui se maintiendra jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, se développent les thèmes religieux, inspirés par le Concordat, et les sujets historiques et mythologiques, voire même héroïques. Un certain érotisme naît, lié à des considérations esthétiques, souligné par la montée du réalisme.

Les peintres paysagistes se dégagent de leurs modèles « à la Teniers » sous l'influence de B.P. Ommeganck qui introduit dans ses toiles la poésie et l'observation attentive de la nature. L'art du portrait connaît un essor remarquable grâce à la clientèle bourgeoise et atteint, sous l'impulsion de Greuze et de David une grande profondeur, reflet de son époque.

Cette très importante exposition présente au total plus de 400 peintures, sculptures et dessins provenant de grands musées étrangers, de musées belges et de collections privées.

Elle se tiendra jusqu'au **9 février 1986** au Musée d'Ixelles, rue Van Volsem 71 à 1050 Bruxelles, tél. 02 511.90.84. Les visites ont lieu du mardi au vendredi inclus de 13 à 19 h 30, les samedis et dimanches de 10 à 17 heures. Fermeture les lundis, ainsi que les 25 décembre et 1<sup>er</sup> janvier. Prix d'entrée : 100 F, ramené à 75 F pour les étudiants et à 50 F pour les groupes.

Visites guidées sur demande. Spectacle audio-visuel d'une durée de 30 minutes.

Le splendide catalogue de 500 pages, abondamment illustré en noir et en couleurs et très détaillé est en vente au prix de 800 F à l'exposition.



Représentation de sainte Cécile par F.J. Navez.

## Dans la Galerie du Crédit Communal (Passage 44) à Bruxelles

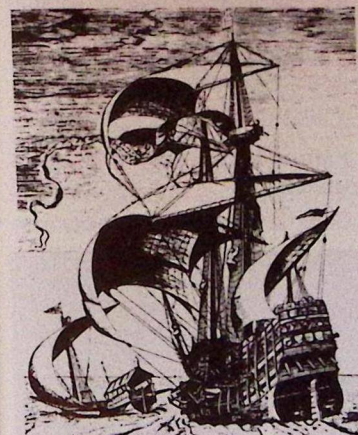
### Trésors de l'Armada

C'est à l'archéologue belge Robert Sténuît que l'« Ulster Museum » à Belfast doit sa renommée internationale. Ce musée abrite en effet une importante découverte de Sténuît, à savoir les trésors et les vestiges du Girona, l'un des navires de l'Armada espagnole : en 1588, il se fracassa sur les côtes d'Irlande du Nord, au cours d'une forte tempête. Cette remarquable collection de bijoux, d'armes et d'objets usuels est montrée au public, jusqu'au 26 janvier 1986, au Studio du Crédit Communal, Passage 44 à Bruxelles.

Tout commença par l'exécution, en 1587, de la Reine d'Écosse Marie Stuart, sur ordre de la Reine Elisabeth I<sup>re</sup> d'Angleterre. Résolu à conquérir l'Angleterre protestante et à en détrôner la reine, Philippe II d'Espagne constitua l'« Invincible Armada », qui quitta La Corogne en 1588. Elle se composait de pas moins de 130 navires de guerre armés de 2.431 canons et chargés de plus de 30.000 hommes d'équipage et de soldats. C'était la plus immense flotte de guerre jamais gréée, qui comprenait en outre 65 galions et quatre galéaces — ce dernier navire étant en quelque sorte une combinaison de galion rapide et de galère mo-

bile. Il permettait d'allier la vitesse et la puissance de feu de galion, mu par les voiles d'un trois-mâts, à la maniabilité de la galère, surtout dirigée par ses nombreuses rames.

L'une de ces galéaces était le Girona, qui auparavant avait navigué sous pavillon napolitain et qui était placé sous le commandement d'un noble génois, Fabricio Spinola.



Grand navire méditerranéen. Gravure sur bois (vers 1560).

Chacun connaît le sort de l'Armada. L'immense flotte d'invasion fut vaincue à la fois par la tempête et par la tactique rusée du commandant de la flotte britannique. La moitié à peine de la glorieuse Armada parvint à regagner son port d'attache. Quant au Girona, il se fracassa, le 16 octobre 1588, avec 1.300 hommes à bord sur le Rocher de Bunboyes, près de Lacada Point, sur la côte de l'Irlande. L'orgueilleuse galéace périt pratiquement corps et biens, car cinq survivants seulement parvinrent à gagner la côte à la nage.

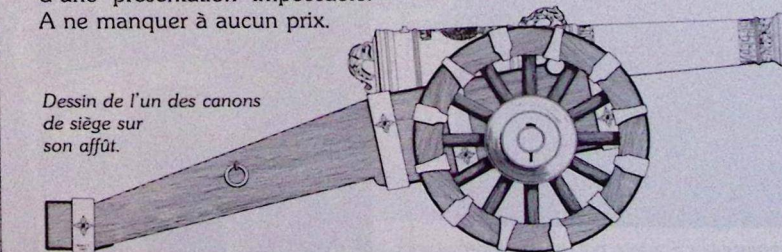
De tout ce drame ne subsiste plus que le nom d'un hameau des environs « Port na Spaniagh ».

C'est donc à cet endroit-là que l'archéologue belge Robert Sténuît localisa, en 1967, l'épave du Girona. Il retourna sur les lieux en avril 1968, accompagné d'une équipe de plongeurs, qui découvrirent un véritable trésor archéologique. Au fur et à mesure qu'apparurent armures, bijoux, monnaies et objets usuels, l'image du vaisseau se précisait. Si l'épave en bois proprement dite était totalement disloquée par trois siècles de séjour dans une mer agitée, les nombreuses trouvailles permirent néanmoins une reconstitution très fidèle et des conclusions importantes sur la vie à bord, les rapports sociaux, le faste qui entourait les nobles espagnols, même en mer.

Ces inestimables bijoux, ainsi que de nombreux autres vestiges de la galéace, sont présentement montrés au public belge. Revirement remarquable en archéologie : pour la première fois, les résultats des fouilles d'un même site ont été conservés globalement et rassemblés, dans leur totalité, en un seul endroit.

Une merveilleuse exposition doublée, ce qui ne gêne rien, d'une présentation impeccable. A ne manquer à aucun prix.

Dessin de l'un des canons de siège sur son affût.



### Renseignements pratiques

L'exposition se tient dans la Galerie du Crédit Communal de Belgique, Passage 44, boulevard du Jardin Botanique 44 à 1000 Bruxelles, jusqu'au **26 janvier 1986**.

Elle est ouverte tous les jours, de 11 h 30 à 18 h 30. Entrée libre. Un catalogue d'une grande rigueur, tant scientifique qu'historique, a été édité pour la circonstance. D'une présentation très soignée, il comporte 208 pages et est enrichi de 24 planches en couleurs et de quelque 300 illustrations en noir et blanc. Il est vendu 450 F à l'entrée de l'exposition et dans les agences du Crédit Communal pendant la durée de celle-ci; 700 F après. L'ouvrage peut également être commandé en virant 700 F au compte 057-6370330-16 du Crédit Communal, Département Culturel, Boulevard Pachéco 44, 1000 Bruxelles, avec la mention « Trésors de l'Armada ». Des visites guidées sont organisées sur demande et contre paiement de 400 F. S'adresser au Département Culturel, Boulevard Pachéco 44, 1000 Bruxelles (Tél. 02/214.47.07).



## Impasses des Marolles

Après trois ans d'existence, le Cercle d'histoire et d'archéologie « Les Marolles », qui édite une revue trimestrielle fort appréciée, vient de sortir sa première monographie consacrée à un sujet complètement inédit : les impasses marolliennes. Nous croyons volontiers les signataires de l'ouvrage quand ils nous assurent que leurs recherches furent ardues.



Impasse aux Souliers, rue des Tanneurs.

Avec comme point de départ la période française, ils retrouvèrent la trace et identifièrent pas moins de 240 noms d'impasses dans le quartier.

Ce résultat remarquable éclairé d'un jour nouveau l'histoire et la géographie des Marolles, que les Bruxellois croient bien connaître mais où il reste tant de choses à découvrir. Préface par Léon Zylbergeld, archiviste de la Ville, ce passionnant ouvrage, après une introduction historique, décrit chaque impasse en détail, sous la plume de Gustave Abeels, président du Cercle. Des plans précis dûs à Armand Van Huyck empêcheront le lecteur de s'égarer. Les photos sont de Daniel Nelissen et sont accompagnés



d'illustrations de Josse Lambert. Le livre est agréablement complété par des dessins de Jean-Jacques et Franz Gaillard et, surtout, de splendides dessins de Serge Creuz.

La monographie est disponible en présentation ordinaire au prix de 450 F et en édition de luxe numérotée au prix de 600 F, à verser sur le compte 001-1617957-73 du Cercle (secrétariat : rue des Tanneurs, 65 à 1000 Bruxelles, tél. 02/513.37.66).

## Patrimoine roman en Brabant wallon

Dans le cadre des Années Ro-



manes 1984-1985, notre Fédération a édité une brochure bilingue de 56 pages, illustrée de remarquables quadrichromies. A l'aide de ce répertoire, nous espérons vous faire mieux connaître les richesses artistiques — parfois mal connues — de notre Brabant wallon.

Si la collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles et l'église Sainte-Adèle et Saint-Martin à Orp-le-Grand évoquent les sommets de l'art roman dans notre région, bien d'autres lieux méritent une visite. Outre une description des éléments romans, les rubriques contiennent quelques informations sur le bâtiment et les principales curiosités qu'il renferme ainsi que les modalités de visite. Une carte du Brabant wallon, un lexique reprenant les termes architecturaux les plus usuels, des schémas remémorant les principales caractéristiques de l'art roman et une bibliographie complètent l'ouvrage.

Cette brochure est disponible au prix de 170 F au siège de notre Fédération, rue du Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles et, en cas d'expédition, au prix de 190 F, par virement au numéro de compte 000-0385776-07 de la F.T.B.

## La cité belge d'aujourd'hui : quel devenir?

En novembre dernier, un numéro spécial du Bulletin trimestriel du Crédit Communal a été présenté à la presse au siège social de cette institution, à Bruxelles.

En éditant cette publication intitulée « La cité belge d'aujourd'hui : quel devenir? » la banque des communes, qui fut fondée il y a 125 ans par le ministre des Finances de l'époque, Frère Orban, a voulu fêter comme il convient ce 125<sup>ème</sup> anniversaire. Lors d'une allocution introductive Monsieur François Narmon, directeur gérant du Crédit Communal, a précisé que, plutôt que de publier un aperçu historique de 125 ans de Crédit Communal, l'institution a tenté à plusieurs reprises d'apporter une contribution positive au patrimoine culturel et scientifique du pays. Tel est certainement le cas du Bulletin spécial qui vient de sortir de presse, tout comme d'ailleurs des nombreuses initiatives que le Crédit Communal a prises ou soutenues cette année dans le cadre du festival Europa 85 Espana. « L'aide que nous avons fournie à ce festival — a poursuivi Monsieur Narmon —

ne peut que servir la renommée de la Belgique en tant que « producteur de culture ». Rappelons en passant que, cet automne, le Crédit Communal a soutenu, coproduit ou organisé lui-même pas moins de huit grandes expositions Europa.

Monsieur Narmon a déclaré également que, dans la vie culturelle du pays, le rôle de son institution doit se limiter à celui de dispensateur d'une certaine « valeur ajoutée » susceptible d'accroître notablement la qualité de l'initiative soutenue.

Et lorsqu'il s'agit par exemple de mettre au point un numéro du Bulletin trimestriel du Crédit Communal, comme celui présenté aujourd'hui, la banque des communes se contente, là aussi, de prendre l'initiative et d'éditer, laissant aux chercheurs, experts et hommes de science le soin de déterminer le contenu.

« La cité belge d'aujourd'hui : quel devenir? » est conçue com-



Bruxelles : Intégration de la Porte de Hal dans le tissu urbain.



me une étude scientifique du phénomène de l'urbanisation si typique pour l'évolution de la société ces 125 dernières années. Elle a bénéficié de la collaboration de 28 auteurs belges, professeurs d'université pour la plupart. Leurs 22 contributions ont été subdivisées en quatre grands chapitres traitant respectivement de : fondements et étapes du développement urbain; la ville : une réalité économique et sociale; de la ville aux zones d'influence et les défis du devenir urbain.

Cette énumération prouve à suffisance que le phénomène ville n'est pas examiné uniquement du point de vue du passé, mais que les auteurs envisagent également l'avenir. Le titre des considérations qui clôturent cette édition spéciale du Bulletin trimestriel du Crédit Communal est d'ailleurs très éloquent à cet égard : Peter Allen et Francine Schockaert avancent en effet qu'il faut comprendre la ville d'aujourd'hui pour explorer la ville de demain.

« La cité belge d'aujourd'hui : quel devenir? », un ouvrage de 304 pages, enrichi de nombreux plans, cartes, graphiques, statistiques comparées, sur lequel ne manqueront pas de se pencher tous ceux qui s'intéressent au passé et à l'avenir de nos cités.

## Must for dinner 1986

Pour ceux qui ne le connaissent pas encore, disons qu'il s'agit d'une sorte d'annuaire de luxe consacré à la restauration de très haut niveau.

L'éditrice en est une femme, Nadia Nudelman-Petit et cela coïncide fort heureusement avec le thème choisi pour cette quatrième édition, l'Année de la Dame de Restaurant : compagne du propriétaire ou du Chef, Chef elle-même ou Sommelière. Cet ouvrage luxueusement illustré, très agréable de présentation et de texte au long de ses 160 pages, ne nous cache rien des 94 restaurants « consacrés », 45 maisons « en progrès », 9 restaurants exotiques, 5 relais et châteaux et 7 traiteurs, tous établissements parmi les meilleurs de Belgique.

Un guide fort utile pour tous les gastronomes et fins gourmets. En vente au prix de 250 F aux Editions « Choisir les Meilleurs », avenue du Diamant, 175/10 à 1040 Bruxelles, tél. 660.28.59 - 735.72.82.

## Fontaine, si tu m'étais contée?

De tout temps et partout, les hommes se sont rassemblés autour de points d'eau. Pas d'eau, pas de vie possible. Pendant bien des générations, les fontaines furent un élément essentiel de la vie rurale. Hélas, aujourd'hui, elles sont des objets de luxe et faute de moyens financiers, on les condamne à être stériles ou à disparaître.

« Fontaine, si tu m'étais contée », titre d'une série d'articles, titre d'une exposition et maintenant titre d'une plaquette richement illustrée de photographies anciennes et récentes. L'auteur,

Jean-Pierre Courtois nous y présente quelques-unes des fontaines, pompes, perrons, piloris qui peuplent encore Bruxelles et les provinces du Brabant, de Liège, de Luxembourg, de Namur et du Hainaut.

Cette édition de l'historique des fontaines et de leurs légendes, à Bruxelles et en Wallonie, constituera certainement une contribution de choix à la connaissance des traditions populaires dans nos régions. C'est une initiative aussi originale qu'intéressante et sera, qui sait, peut-être le coup d'envoi d'une campagne de protection de ce patrimoine trop souvent délaissé.

L'auteur brabançon de cette plaquette est un guide extrêmement précieux. C'est à un surprenant voyage à travers ces multiples témoins de jadis qu'il vous convie.



La plaquette « Fontaine, si tu m'étais contée » a pu être réalisée grâce à l'appui du Ministère de la Communauté française, du Ministère de la Région wallonne

et du Centre de Loisirs et d'Informations d'Iltre, Haut-Iltre et Virginal (C.L.I.).

« Fontaine, si tu m'étais contée » peut être obtenu en versant la somme de deux cents francs au

compte n° 141-0507281-17 de Jean-Pierre Courtois, rue Emile Nils, 27 à 1450 Virginal ou au Centre de Loisirs et d'Informations, rue Planchette, 4 à 1460 Iltre.

Bonne nouvelle pour nos membres : la cotisation 1986 est maintenue à 450 F

## Salon professionnel pour autocaristes « MITCAR » à Paris



Notre Fédération tenait un stand à Paris du 16 au 21 octobre dernier, lors du très important salon professionnel pour autocaristes MITCAR, sous l'égide de l'Office de Promotion du Tourisme, en commun avec nos collègues de l'Office de Tourisme de Bruxelles. Lors de l'inauguration officielle du Salon, notre directeur M. Gilbert Menne, et M. Guy Lalot, administrateur-délégué de l'O.T.B., ont offert au directeur du Secrétariat d'Etat français au Tourisme des cadeaux-souvenirs du Brabant et de Bruxelles.

En dépit des charges toujours plus lourdes résultant, entre autres, de l'augmentation des frais d'impression de notre revue et de la majoration des tarifs postaux, nous sommes heureux d'informer nos membres que le montant de leur cotisation pour 1986 est maintenu à 450 F (T.V.A. comprise). Dans ce montant est inclus le prix de l'abonnement à notre revue bimestrielle « Brabant ».

Pour fêter son demi-siècle d'existence, notre Fédération publiera un numéro double d'au moins 120 pages. Ce numéro sortira dans le courant du mois d'août en remplacement des numéros 3 et 4. De ce fait, il n'y aura que 5 numéros en 1986.

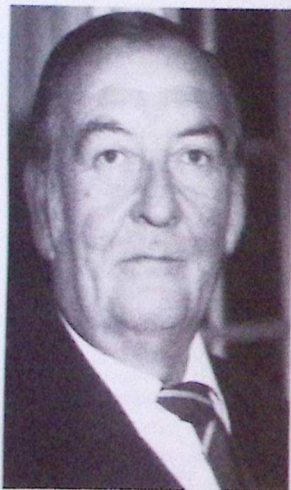
Nous prions instamment nos membres de verser dans toute la mesure du possible, avant le 1<sup>er</sup> février 1986, la somme de 450 F à titre de cotisation pour 1986 au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes, 61 à 1000 Bruxelles. Ils éviteront, de la sorte, le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique.

Signalons, enfin, à l'intention des lecteurs occasionnels ou qui sont plus spécialement intéressés par l'un ou l'autre article que la revue « Brabant » peut être obtenue au prix inchangé de 80 F par numéro.

# AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Importantes nominations dans le Tourisme

Deux nominations très importantes sont intervenues récemment au sein du tourisme belge : Messieurs Max Giannarelli et L.R. André Verheyden ont été promus par leurs Exécutifs, respectivement Commissaire au Tourisme pour la Communauté française, et Commissaire Général au Tourisme pour la Communauté flamande.



Monsieur Max Giannarelli

D'origine anversoise, André Verheyden a entamé sa carrière touristique en 1959 sous la direction d'Arthur Haulot. Licencié en sciences commerciales, il organise le service « études » du Commissariat et entreprend de nombreuses études de marché touristique. Expert et conférencier auprès de multiples organisations et commissions internationales de tourisme, il dirige la section « études, publicité et propagande » et gravit rapidement les

échelons pour être nommé Commissaire au Tourisme en 1978. Président de la European Travel Commission, il fut élu en 1982 « Man of the Year in Europe » par le World Travel Award Committee.

Max Giannarelli est Henuyer. Entré au service du Ministère de la Reconstruction en 1947, il poursuivit une brillante carrière administrative aux Ministères des Travaux publics, de l'Education nationale, de la Culture française et enfin de la Communauté française. Il acquit ainsi une grande expérience en matière d'infrastructures, de gestion et de politique sportives et culturelles. Conseiller à l'A.D.E.P.S., administrateur de nombreux centres sportifs, expert auprès de comités internationaux, il s'intéresse particulièrement aux loisirs actifs axés sur le sport et sur le tourisme, ainsi qu'à la politique du sport pour les moins-valides. Notre Fédération leur souhaite une très fructueuse carrière.



Monsieur André Verheyden

Tirage d'une eau-forte à l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Alfred Bastien

A l'occasion du trentième anniversaire de la mort d'Alfred Bastien, le Centre d'Art de Rouge-Cloître mettra en vente une eau-forte représentant deux chevaux dans la forêt de Soignes. Le tirage sera limité à la durée de l'exposition et ne dépassera pas 100 exemplaires en noir et une dizaine en couleur, épreuve d'artiste. Dimension de l'eau-forte : 28 cm x 22 cm sans bord. Elle portera la mention « En souvenir du 30<sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Alfred Bastien 1873-1955 » et sera cachetée au sceau du Centre d'Art, avec le numéro de tirage et l'année 1985.

Le prix est fixé à :  
2.500 F en noir  
3.500 F en noir et encadré  
5.000 F en couleur  
6.000 F en couleur et encadré.

La souscription est ouverte dès ce jour; elle peut se faire en versant la somme sur le compte de la C.G.E.R. n° 034-0272225-08, au nom du Centre d'Art de Rouge-Cloître.

Vous pourrez aussi retirer l'œuvre lors de votre visite à l'exposition.

L'eau-forte peut également être acquise jusqu'au 16 février 1986, au Centre d'Art de Rouge-Cloître, rue de Rouge-Cloître, 4 à 1160 Bruxelles.

Après cette date, le tirage ne sera plus effectué et la plaque restera la propriété du Centre d'Art de Rouge-Cloître.

# Les manifestations culturelles et populaires

## DECEMBRE 1985

**BRUXELLES** : A l'Institut Royal des Sciences Naturelles : Exposition « Le terberben, les pluies acides », accessible de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 16 h 45 (jusqu'au 31 décembre).  
**BRUXELLES** : Mac Donald, avenue Louise, 321 : Exposition « L'Art Naïf », de 10 heures à 18 heures (jusqu'au 31 décembre).  
**BRUXELLES** : Centre Anspach : Photos de New-York et d'Amérique (jusqu'au 31 décembre).  
**BRUXELLES** : Fest National : Holiday on Ice (jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier '86).  
**BRUXELLES** : Vanique : Exposition « Instruments de musique anciens à Bruxelles et en Flandre 17<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> S. », tous les jours sauf les lundis de 10 heures à 18 heures jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier '86).  
**BRUXELLES** : Office Provincial des Artisans et Industries d'Art du Brabant pour la Communauté française, Salle 3B, 61, rue Marché-aux-Herbes, « Foire aux produits des artisans flamandons » (jusqu'au 4 janvier '86).  
**BRUXELLES** : Cirque Royal : « Die Fledermaus » de Strauss (jusqu'au 5 janvier 1986 – Clôture les 23, 24 et 30 décembre 1985).  
**BRUXELLES** : Héritage Communal : Exposition « Trésors de l'Armada en provenance de la Flandre du Nord » (jusqu'au 26 janvier '86).

## JANVIER 1986

**AUDERGHEM** : Centre d'Art du Rouge-Cloître : 14<sup>e</sup> Salon d'Ensemble des Intérieurs de Rouge-Cloître et d'Auderghem (jusqu'au 16 février).  
**BRUXELLES** : Musées Royaux d'Art et d'Histoire : Exposition « La femme et le temps des Pharaons ». L'exposition est accessible tous les jours de 10 à 18 heures, et les mercredis jusqu'à 21 heures, les lundis, uniquement pour les groupes d'école (jusqu'au 28 février).  
**BRUXELLES** : Musée d'Ixelles, 71, rue Jean Van Volsem : Exposition « 1770-1800 Autour du Néo-Classicisme en Belgique ». L'exposition est ouverte tous les jours en semaine de 13 heures à 19 h 30, les samedi et dimanche de 10 heures à 17 heures (jusqu'au 9 février).  
**BRUXELLES** : Cercle d'Histoire et d'Archéologie « Les Marolles » : Archéologie industrielle : presse hydraulique ancienne à faire des siphons en plomb. Visite guidée : rendez-vous à 10 heures devant le 7, rue du Cipliet à Laeken.  
**BRUXELLES** : Au Théâtre National (Centre Rogier) Petite Salle : « Un tissu de mensonges » de Hugh Whitmore (jusqu'au 25 janvier et du 11 février 1986 au 15 mars 1986).  
**BRUXELLES** : Les Midis du Cinéma, Auditorium Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence. « Murs, murs » d'Agnès Verda.  
**BRUXELLES** : Cirque Royal : Ballet du XX<sup>e</sup> Siècle (jusqu'au 8 février). Programme à déterminer.  
**BRUXELLES** : Parc des Expositions, Heysel : Salon de l'auto (jusqu'au 26 janvier).  
**BRUXELLES** : Les Midis du Cinéma : Auditorium Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence. « Roland Roure, constructeur de machines ludiques ». « Marcel Duchamp dans ses propres mots » – Cercle d'Histoire et d'Archéologie « Les Marolles » : « Bruxelles vu par le peintre J.-J. Gailliard » – 20 heures : Conférence par Paul Van Kueken – Centre Culturel Bruegel, 243, rue Haute.

## FEVRIER 1986

**BRUXELLES** : Les Midis du Cinéma : Auditorium Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence. « Paris-Paris » (également le 20 février).

**LOUVAIN-LA-NEUVE** : 10<sup>e</sup> Anniversaire NEON ASBL – Exposition bijoux, vêtements... (jusqu'au 28 mars).  
**TIRLEMONT** : Cortège carnavalesque.  
**VILLERS-LA-VILLE** : Cortège carnavalesque.  
**ZEMST** : Cortège carnavalesque.  
**BRUXELLES** : Cortège carnavalesque : départ 14 heures. Place du Nouveau-Marché-aux-Grains. Il passe par la rue de Flandre, le boulevard Anspach, la rue au Beurre et se disloque sur la Grand-Place vers 17 heures.  
**VILVORDE** : Cortège carnavalesque.  
**BRUXELLES** : Cercle d'Histoire et d'Archéologie « Les Marolles ». Concert d'orgue en l'église de SS. Jean et Etienne aux Minimes par Guy Van Gumderbiek.  
**KRAAINEM** : Cortège carnavalesque.  
**NIVELLES** : Cortège carnavalesque.  
**NIVELLES** : Carnaval « Aclot ».  
**BRUXELLES** : Cirque Royal : Alain Chamfort.  
**BRUXELLES** : Au Théâtre National (centre Rogier), Grande Salle « Lune de Miel Sauvage » d'Anton Tchekov, dans un texte de Michael Frayn (jusqu'au 15 mars).  
**BRUXELLES** : Cercle d'Histoire et d'Archéologie « Les Marolles ». « 7 Siècles d'Architecture dans le quartier ». 20 heures, Conférence par A. Van Huyck et P. Capelle. Centre culturel Bruegel, 243, rue Haute. Cirque Royal : Ballet de Lyon (jusqu'au 23 février).  
**LOUVAIN** : Cortège carnavalesque.  
**ZOUTLEEUV** : Cortège carnavalesque.  
**BRUXELLES** : Les Midis du Cinéma : Auditorium Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence. « Mouvement Cobra » : Conférence de Luc de Heusch.  
**WOLUWE-SAINT-PIERRE** : Bibliotheca WITTOCKIANA, 21, rue du Belmel. Concert Fr. Chopin et George Sand. 20 h 15, également le 28.

## MARS 1986

**BRUXELLES** : Cercle d'Histoire et d'Archéologie « Les Marolles » : Exposition « Les Marolles Pittoresques » vues par l'Aquarelliste Josse Lambert à l'Agence CGER, 164, rue Haute. L'exposition est ouverte du lundi au jeudi de 9 heures à 16 heures, le vendredi de 9 heures à 18 heures, le samedi de 9 heures à 12 heures (jusqu'au 12 mars).  
**BRAINE-LE-CHATEAU** : Cortège carnavalesque (également le 2 mars).  
**LANDEN** : Cortège carnavalesque.  
**MONTAIGU** : Cortège carnavalesque.  
**BRUXELLES** : Les Midis du Cinéma : Auditorium Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence. « Kubick » et « Edouard Kiensholz ».  
**BRUXELLES** : Cirque Royal : « Petite Renarde Rusée » de L. Janacek (jusqu'au 18 mars sauf les 8, 10, 12, 14 et 17 mars).  
**AARSCHOT** : Cortège carnavalesque.  
**HELECINE** : Cortège carnavalesque.  
**HALLE** : Cortège carnavalesque.  
**KAPPELLE-O/D-BOS** : Cortège carnavalesque.  
**WAVRE** : Cortège carnavalesque et grand feu.  
**OPHAIN** : Cortège carnavalesque.  
**OTTIGNIES** : Grand feu de la Saint-Grégoire.  
**WALHAIN** : Grand feu du printemps.